

François L'Evêque
Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1654

Né à Laval (Mayenne) le 1630

Mort à Chalon (Saône-et-Loire), le 25 juillet 1684

Notes bio-bibliographiques

J. Bonnardet
fr. Del' Oratoire

L'Evêque (François)

A dry

6.3

f^o 18h

Fils de Pierre, apothicaire et de
Louise Budin

Recu des j^{rs} 168h à 2h ans

Père en 168g

+ en 168h à Chalons

La lettre de Bignon fut distribuée à tous les
deputés a sa 18 attendue en 168h -

Le P. Senault a aussi écrit l'avis,

168h.
6 f^o 196 - Avis par Bignon, Paris, Le Petit, 168h, in 12 - V^e

et 197. - Lettre du R. P. Louis Abel de Ste Marthe ...
touchant la vie et la mort du P. François
L'Evêque.

Paris, Petit, 168h in 12^e ou in 8^e ?

LIVRES, AUTOGRAPHES, ESTAMPES

Librairie Emile SAFFROY Jeune

40, Rue Mazarine - PARIS



SAUVEZ LES

20

UNIVERSITAIRE

En cas de non-distribution
prière faire retour.

Monsieur l'abbé Bonnardet

2 Impasse Sainte Eustache

Paris 1

François Levesque

(Lelong, N° 11245)

Vie de François Levesque, prêtre de l'Oratoire

Paris, Le Petit, 1684, in 12, p. 30

(voir aussi Suppl. IV, 11244)

François Levesque

(Lévesque : IV suppl. 11244)

Lettre Du P. Abel Louis de Ste Marthe, supérieur
général de la Congrégation de l'Oratoire, Touchant la vie
et la mort Du P. François Levesque, Paris, Petit, 1684,
in 12

L. Evêque François

Batterel III 385-413 notice

Cloysseult Meinologe 388 x

" Vies III ~~77~~ 108 notice x

Bicais I 576 x

Bougerel I 282

Chdry III 184 x

VI 196, 197

M. 230 = Examen des confrères de l'Institution

11 janvier 1655

le Conf. Antoine François Levesque, 25 ans
de Laval, acolyte, reçu 11 juillet 1654
a étudié en théologie

jugé propre

29 juillet 1655

jugé propre comme au dernier examen

MM. 610 , page 67 , N° 323

Le Conf. François Lévêque, Tonsuré

Né à Laval, Dioc. du Mans 24 ans

Fils de Pierre Lévêque apothicaire et Louise Badin

Humanités un an au théol

Entré à Paris le 1 , vêtu le 11 juillet 1654

Pension :

M. M. 610 p. 34

Le Confrère François Leresque, fils de Pierre apothicaire et de Louise Badiu
marié de Larval, Vicie du Mans, âgé de 24 ans, entra le 1 et fut reçu
le 11^e jour de juillet 1654

Il a étudié une année en théologie et est seulement Honoré



ÉGLISE SAINT-EUSTACHE

OFFICE

DU

VENDREDI-SAINT

10 Avril 1936 à 15 h.

CHŒUR

ENTRÉE POUR UNE PERSONNE

Impasse Saint-Eustache

Les Quêtes sont faites au profit des Œuvres de la Paroisse

LE PÈRE

FRANÇOIS LEVÊQUE

(1630—1684)

SOMMAIRE. — Sa naissance. — Ses études. — Son entrée à l'Oratoire. — Il enseigne les humanités. — Sa résistance pour recevoir les ordres. — Il reçoit la prêtrise. — Sa dévotion pour le saint sacrifice de la Messe. — Il enseigne la philosophie. — Il enseigne la théologie dans le séminaire de Chalon-sur-Saône. — Les sujets ordinaires de ses conférences. — Ses vertus. — Son amour pour Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. — Sa charité pour les pauvres, pour les prisonniers et pour les malades. — Son don des larmes et son esprit d'oraison. — Son profond respect pour le sacerdoce. — Son appréhension de la mort et des jugements de Dieu. — Sa dernière maladie. — Sa mort.

Il est juste que la mémoire des serviteurs de Dieu soit conservée avec bénédiction dans l'Église; il semble qu'il n'est pas moins important que leurs actions soient recueillies et écrites pour servir d'exemple à ceux qui les lisent, mais particulièrement à ceux qui sont appelés à une même vocation. C'est l'unique vue qu'on s'est proposée en écrivant la vie du P. François Levêque, prêtre de l'Oratoire, et l'on n'a pas eu seulement le dessein de rendre l'honneur qui est dû à sa mémoire, mais encore de se représenter les vertus qu'il a pratiquées pour les imiter.

Il naquit dans la ville de Laval, l'an 1630. Son père s'appelait Pierre Levêque et sa mère Louise Bendin. Dieu le fit naître d'une mère dont la vertu était l'exemple et l'admiration de tous ceux qui avaient le bonheur de la con-

naître. Comme une véritable mère chrétienne, elle fit consister son principal devoir dans l'éducation de ses enfants, et ayant remarqué en celui-ci, dès son bas âge, les semences d'une vertu extraordinaire, elle s'appliqua avec plus de soin à les cultiver. Elle lui fit sucer la piété avec le lait, et elle lui inspira dans le même temps des sentiments de religion si solides, qu'il avait déjà horreur du monde et de ses maximes avant de les connaître. Elle le menait avec elle à toutes les dévotions, et elle voulait qu'il y eût part, autant que selon son âge il en était capable.

Après l'avoir élevé de cette manière pendant les premières années de son enfance et l'avoir fortifié de plusieurs saints avis contre la corruption du siècle, elle l'envoya étudier dans l'université d'Angers. Ce qu'elle lui recommanda davantage à son départ, fut de choisir un saint directeur pour se conduire selon ses bons conseils, et examiner particulièrement l'état auquel Dieu l'appelait pour le reste de ses jours. Il s'adressa à un Père de l'Oratoire¹ qui avait toutes les qualités requises pour une fonction si sainte, et après avoir demeuré quelque temps sous sa direction, il lui découvrit le dessein que Dieu lui inspirait de se retirer dans l'Oratoire. Ce sage directeur l'éprouva pendant plusieurs mois; après avoir examiné soigneusement les motifs et les dispositions de son âme, il reconnut que cette vocation venait véritablement de Dieu; c'est pourquoi il s'employa pour le faire recevoir dans la Congrégation.

Après avoir achevé son cours de philosophie à l'université d'Angers, il vint à Paris pour entrer dans l'institution². Ce fut pour lui un second baptême et une

¹ Les Oratoriens occupaient plusieurs chaires de l'université d'Angers depuis 1625.

² Il y fut reçu le 11 juillet 1654.

nouvelle régénération dans l'esprit du christianisme par le progrès extraordinaire qu'il fit dans la piété, et par la ferveur singulière avec laquelle il se porta à tous les exercices qui s'y pratiquent. Dieu lui fit goûter pendant cette première année tant de douceurs et de consolations spirituelles dans l'oraison, qu'il ne pouvait y penser sans en verser des larmes de tendresse et de reconnaissance. Il a eu toute sa vie une affection particulière pour cette maison, et il a souhaité avec une ardeur extrême d'y mourir; mais la divine Providence, qui le destinait à d'autres emplois, en a disposé autrement.

Au sortir de l'institution, on l'envoya à Nantes¹ pour y enseigner les basses classes. Il accepta cet emploi avec d'autant plus de joie et de soumission, qu'il le regarda comme une occasion favorable d'imprimer dans l'esprit des enfants qui devaient être sous sa conduite, la connaissance et l'amour de JÉSUS-CHRIST. Il s'étudia principalement à en former de véritables chrétiens, et quoiqu'il n'oubliât rien pour leur apprendre les règles les plus sûres de la grammaire, son plus grand soin pourtant fut de les élever dans la crainte de Dieu et dans l'horreur du péché.

Avant d'entrer en classe, il avait soin d'aller devant le saint Sacrement pour consacrer à Notre-Seigneur cette action, lui demander sa grâce, son esprit et ses dispositions pour s'acquitter saintement et utilement de cet emploi, et renoncer à toute la vanité et la présomption secrète qui accompagne assez souvent cet exercice, ne voulant y chercher que la gloire de Dieu et le salut du prochain.

Au commencement de la classe il adorait JÉSUS-CHRIST,

¹ Le collège de Nantes était dirigé par les Oratoriens depuis 1625, mais l'Oratoire avait depuis 1618 un établissement dans cette ville.

comme son maître, suivant ces paroles de l'Évangile : *Vocatis me magister, et bene dicitis; sum etenim*¹. Il désirait surtout d'être son fidèle disciple et d'entendre bien les secrètes leçons qu'il lui faisait continuellement au fond du cœur; d'autres fois il l'adorait dans le temple au milieu des docteurs comme la source de toute science et de toute sagesse, et il le priait qu'il donnât à ses écoliers la capacité pour bien comprendre et à lui la facilité pour bien instruire. Pendant la classe il s'élevait à lui de temps en temps pour l'adorer et lui demander sa bénédiction sur cet emploi, qu'il n'avait entrepris que par obéissance, pour sa gloire et pour la charité du prochain. Il envisageait son zèle infini et son admirable douceur enseignant les hommes, qui le plus souvent ne payent tant de peines et de bontés que d'une effroyable ingratitude. Il élevait aussi quelquefois son esprit pour saluer les Anges gardiens de ses écoliers et les prier de s'unir à lui, afin de travailler au salut de ceux que Dieu avait mis sous leur conduite et sous la sienne.

Cet emploi, quoique très saint et très utile, parut pourtant fort dangereux au P. Levêque à cause de l'obligation indispensable de s'appliquer continuellement à l'étude des auteurs profanes, et surtout des poètes. Il crut que le poison subtil qui y est répandu était d'autant plus à craindre qu'il se glissait avec plus de plaisir dans les esprits. C'est pourquoi, afin de se précautionner contre un mal dont les suites sont souvent très funestes et très fâcheuses, il fit de fortes résolutions de faire tous les mois un jour de retraite, de s'approcher toutes les semaines deux fois des divins sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et de ne point lire les jours de fêtes d'autres livres que des commentaires sur l'Écriture sainte et des

¹ Saint Jean, XIII, 13.

livres de piété, et de commencer toujours ses études par une prière à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Il avait déjà passé de cette manière près de quatre ans dans cet emploi, lorsque son supérieur l'alla trouver dans sa chambre pour lui dire de se préparer à recevoir les ordres sacrés. Comme il ne s'attendait pas à une semblable proposition, il en fut d'abord si surpris qu'il ne répondit pas un seul mot. Il écouta avec un profond silence pendant quelque temps tout ce que son supérieur lui dit sur ce sujet, et particulièrement des dispositions saintes avec lesquelles il fallait se préparer à une action si relevée et si terrible. Après qu'il fut sorti de sa chambre, il se mit à genoux sur son oratoire, et faisant réflexion dans la présence de Dieu sur la grandeur du ministère auquel on voulait l'engager et sur son indignité, il se trouva saisi d'une telle frayeur que tout le corps lui trembla, de même que s'il avait été pour lors saisi d'un frisson extraordinaire de fièvre. Dans cet état, le visage abattu et les yeux baignés de larmes, il va trouver son supérieur, se jette à ses pieds et le conjure de ne le point engager dans un ministère dont il était le plus indigne de tous les hommes. Il lui parla d'une manière si touchante que ce père ne put lui répondre autre chose, sinon qu'il fallait obéir à la volonté de Dieu, qui lui était manifestée par celle de ses supérieurs; que comme il n'était pas permis de s'ingérer soi-même dans le sacerdoce sans un attentat horrible, aussi on ne pouvait pas sans péché refuser de s'en approcher, lorsqu'on y était appelé de ses supérieurs dans les voies canoniques. Plusieurs jours se passèrent dans un saint combat, entre l'humilité et l'obéissance, qui fut sans doute très agréable au ciel; mais comme le Saint-Esprit, qui est un Dieu de paix, en était l'auteur, il le fit terminer par une humble soumission à la volonté du supérieur. Après cela, le P. Levêque ne pensa qu'à acqué-

rir les dispositions et les qualités requises dans un état si saint. Il fit une retraite de dix jours pour s'y préparer. Il consacra à Dieu son corps par la chasteté et son esprit par la prière en recevant le sous-diaconat, et la vie sainte et véritablement ecclésiastique qu'il a toujours menée depuis ce temps-là ne permet pas de douter qu'il ne reçut avec ce sacrement la grâce et l'esprit de cet ordre. Après quelque temps il reçut le diaconat, et enfin la prêtrise ¹; il fut autant élevé par sa vertu qu'il l'était par son office. Parlant en la personne de JÉSUS-CHRIST quand il consacrait son corps, il essaya de mener une vie crucifiée avec JÉSUS-CHRIST et de lui être conforme. Il fut victime avec lui aussi bien que prêtre. Il se dépouilla du vieil homme pour sacrifier l'hostie nouvelle. La chair qu'il mangeait et le sang qu'il buvait tous les jours, le changèrent en eux. Depuis ce temps il parut tout autre qu'il n'était auparavant. Il disait la sainte messe avec une dévotion qui édifiait tout le monde. Dans le temps de la consécration, il fallait qu'il se fit une violence extrême pour retenir ses larmes, et quelquefois on les voyait couler en si grande abondance que son mouchoir en était tout mouillé. Mais dans l'heureux moment qu'il recevait le corps de Notre-Seigneur il était tout ravi en extase; la ferveur de son esprit paraissait sur son visage, et, si on le lui eût permis, il aurait passé comme saint Philippe de Néri des heures entières en des entretiens amoureux avec son divin Sauveur. Ce qui a été cause que toute sa vie il a été un peu long à dire la sainte messe; et lorsqu'on lui en parlait, il ne pouvait s'empêcher de soupirer en pensant à la précipitation avec laquelle quantité de prêtres offrent tous les jours ce divin sacrifice, laquelle est sans doute un effet de leur peu de

¹ En 1659.

foi et de religion, et souvent la cause de plusieurs profanations et sacrilèges.

Sur la fin de la même année, le P. Levêque reçut un ordre pour aller étudier en théologie dans la maison de Notre-Dame-des-Ardilliers de Saumur. Il y demeura deux ans, après lesquels il fut employé à enseigner la philosophie dans le collège de la même ville. Il s'appliqua singulièrement à rendre ses écoliers de véritables philosophes chrétiens. Pour cela il voulut qu'ils eussent tous un Nouveau Testament; il leur apprit la manière de le lire avec des réflexions saintes. Il voulut encore qu'ils sussent la méthode de faire la méditation ou oraison mentale, et qu'ils la pratiquassent tous les jours, leur faisant connaître que le propre d'un philosophe chrétien est de méditer et de réfléchir sur les vérités et maximes de JÉSUS-CHRIST. Il ne passait point de classe qu'il ne leur parlât de piété; mais il leur répétait souvent deux points qu'il croyait très importants pour leur salut : le premier était d'examiner soigneusement leur vocation, et de faire de continuelles prières à Dieu pour connaître l'état auquel il les appelait. Car c'est pour l'ordinaire dans ce temps que les jeunes gens se déterminent et choisissent l'état auquel ils veulent s'engager pour le reste de leur vie. Le second point dont il leur parlait souvent était de l'horreur pour le péché, et surtout celui de l'impureté à cause des funestes effets qu'il produit dans l'âme de la jeunesse. « C'est ce péché, leur disait-il, qui empêche souvent qu'on ne connaisse la volonté de Dieu; car il ne se communique et ne découvre ses desseins qu'aux âmes pures : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*¹. C'est ce péché qui damne la plupart des hommes et qui cause de plus grands ra-

¹ Saint Matthieu, v, 8.

« vages dans le monde. » Enfin il n'oubliait rien pour leur en donner la preuve et toute l'horreur possible, à quoi il s'appliquait avec d'autant plus de zèle qu'il savait qu'outre les malheureux penchants que les jeunes gens ont à ce vice, le démon et les mauvaises compagnies leur livrent continuellement dans cet âge de cruelles attaques contre lesquelles on ne peut avoir trop de soin de les fortifier; et afin d'attirer la bénédiction du ciel sur ses paroles, il offrait tous les jours le saint sacrifice de la messe pour ses écoliers, non seulement en général, mais encore pour chacun en particulier, les recommandant les uns après les autres à Notre-Seigneur avec un zèle et une dévotion non pareille. Aussi la plupart ont été de saints religieux ou ayant embrassé l'état ecclésiastique, y ont mené une vie exemplaire, et y ont travaillé au salut des âmes avec un succès merveilleux.

Le P. Levêque enseigna la philosophie de cette manière l'espace de seize ans, tant au collège de Saumur qu'en celui de Montbrison ¹, pendant lesquels il lui est arrivé plusieurs circonstances très remarquables que nous rapporterons dans la suite, lorsque nous parlerons de ses vertus.

L'an 1678, ayant vu un petit récit de la vie et de la mort bienheureuse du P. Louis Callo ², qui demeurait dans le séminaire de Châlon, il fut inspiré de Notre-Seigneur d'aller prendre sa place, et pour ce sujet il écrivit au T. R. P. général ³ pour lui proposer la pensée qu'il croyait avoir reçue de Dieu, et de travailler à l'instruction des jeunes ecclésiastiques dans quelque séminaire, et par-

¹ Où il résida depuis 1670 ou à peu près.

² Voir sa *Vie*, t. II, p. 265.

³ C'était à ce moment le P. de Sainte-Marthe.

ticulièrement dans celui de Châlon, s'il le jugeait à propos. Il reçut aussitôt ordre de s'y rendre, et quand il y fut arrivé, il demanda par grâce d'être logé dans la chambre de ce bon Père; quoiqu'elle fût très petite et qu'il y en eût d'autres beaucoup plus commodes, il y a voulu pourtant toujours demeurer jusqu'à la mort.

L'on ne peut concevoir et encore moins exprimer avec quel zèle et quelle ferveur il s'appliqua à inspirer la science et la piété à ceux qui eurent le bonheur d'être sous sa conduite; il ne se contenta pas d'enseigner une leçon de théologie scolastique, il voulut encore toutes les fêtes faire une conférence de piété sur les principaux devoirs des prêtres et des pasteurs. Nous rapporterons ici les sujets qu'il prenait ordinairement pour faire ses entretiens, d'où l'on jugera aisément de la pureté de ses intentions et de la solidité de sa doctrine, puisque ce sont autant de sentences sur lesquelles les prêtres doivent régler leur vie et leur conduite.

Un ecclésiastique doit conserver avec soin, non seulement sa conscience, mais encore sa réputation; et c'est pour ce sujet qu'il lui est recommandé si expressément d'éviter la compagnie des personnes de l'autre sexe.

La chasteté est nécessaire à tout le monde, mais particulièrement à un prêtre. Un prêtre impudique est un prêtre réprouvé.

Le fondement de la vertu d'un prêtre est l'humilité. La plupart ne se perdent que par orgueil et par vanité. On ne saurait trop recommander aux ecclésiastiques d'être humbles.

Un bon prêtre ne doit point suivre les modes du monde, mais plutôt pratiquer tout le contraire.

La principale obligation d'un prêtre est de s'appliquer à la prière et à la méditation de l'Écriture sainte. Un

prêtre ignorant n'est guère moins dangereux qu'un prêtre vicieux ; la science et la piété sont également nécessaires à un prêtre.

On n'est point appelé à l'état ecclésiastique pour vivre dans le repos et la fainéantise, mais pour travailler au salut et à l'instruction des peuples. L'oisiveté est la source de tous les vices et la ruine de toutes les vertus dans les ecclésiastiques. Un ecclésiastique qui ne sait pas s'occuper saintement est exposé à toutes sortes de tentations, auxquelles il est bien difficile qu'il puisse résister longtemps.

On voit rarement les mauvais prêtres se convertir et faire pénitence, après avoir croupi dans le péché mortel, surtout dans l'impureté ; ce péché leur aveugle ordinairement l'esprit, leur endurecit le cœur et les rend incorrigibles et impénitents.

Tout ce qui reste à un ecclésiastique des revenus de son bénéfice, après son honnête entretien, appartient aux pauvres, et il doit leur en faire des aumônes. On ne peut point enrichir ses parents ni ses amis des revenus de l'Eglise. Un prêtre qui en mourant donne à ses parents les biens qu'il a amassés dans son bénéfice, donne en même temps son âme au démon.

Pour imprimer davantage tous ces sentiments dans l'esprit des jeunes clercs qui faisaient leur séminaire sous sa conduite, le P. Levêque les appuyait de plusieurs passages de l'Ecriture, des Conciles, des Pères, et des raisons les plus fortes que rapportent les auteurs qui ont écrit des devoirs et des obligations des ecclésiastiques.

Il semblait qu'un homme qui employait si saintement sa vie dût être immortel ; mais Notre-Seigneur ne voulut pas laisser plus longtemps sans récompense tous les services qu'il lui rendait depuis plusieurs années ; car il le retira de ce monde au mois de juillet 1684, pour lui

faire part d'une éternité bienheureuse en la manière que nous rapporterons à la fin de ce discours.

Les vertus qui ont particulièrement éclaté en lui, et dont il nous a laissé de plus fréquents exemples, sont les suivantes : une dévotion sensible pour JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur; une grande charité pour les pauvres; une horreur extrême pour le péché et une tendre compassion pour les pécheurs; le don des larmes et l'esprit d'oraison; un profond respect pour le sacerdoce et pour les fonctions ecclésiastiques; enfin une appréhension continuelle de la mort et des jugements de Dieu ¹.

Pour peu qu'on eût de commerce avec lui on s'apercevait tout d'un coup, et l'on était en même temps surpris de l'ardent amour pour Notre-Seigneur dont il semblait embrasé; car il prononçait à tout moment son saint nom : il ne pouvait s'entretenir que de lui, et il n'en parlait jamais qu'avec un zèle tout brûlant. Ses discours étaient tout de feu; et comme si chaque jour eût été pour lui un jour de Pentecôte, on croyait voir sans cesse en lui un apôtre plein des flammes du Saint-Esprit, toujours prêt à allumer l'amour de JÉSUS-CHRIST dans tous les cœurs. S'il était plein d'ardeur pour aimer son Maître, il était encore plus ingénieux pour inspirer cet amour; il trouvait toujours pour cela des secrets admirables; et un de ceux dont il usait le plus souvent était de distribuer des images de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, où, pour le faire passer des yeux au cœur, il avait écrit ces mots si tou-

¹ A partir de cet endroit, le P. Cloyseault se contente de reproduire, en en modifiant un peu l'ordre, la *Lettre au R. P. de Sainte-Marthe... sur la vie et la mort du P. Levéque...*, Paris, 1684, brochure in-12 de 60 pages. Cette lettre, qui fut présentée à l'assemblée de 1684, session treizième, fut rédigée, dit BATTEREL, par le célèbre abbé Bignon, à ce moment confrère de l'Oratoire, et plus tard membre de l'Académie française.

chants de saint Augustin : *Ubi male cum illo? Ubi bene sine illo?*

Ce grand amour pour JÉSUS-CHRIST était la source féconde de sa charité extraordinaire pour les pauvres, les prisonniers et les malades; car l'on peut dire que les misérables étaient ses favoris, et que ceux qui sont dans l'éclat et dans l'abondance lui faisaient compassion. Tout son empressement était pour ceux qui vivent dans l'abjection et dans l'indigence; il leur rendait toutes les assistances spirituelles et corporelles qu'il lui était possible. Ils le regardaient comme leur père, et il les chérissait comme ses enfants. Les personnes auxquelles Dieu a donné de grands biens pouvaient à peine faire autant d'aumônes que lui; les siennes étaient toujours considérables, et ceux qui l'ont connu ne comprenaient pas comment il y pouvait suffire. On l'a vu quelquefois donner trente sols et un écu à des pauvres qu'il rencontrait dans la rue plutôt que de les renvoyer faute de monnaie. D'autres fois, ayant peur de n'avoir pas assez donné à quelqu'un, il retournait le chercher afin de réparer sa faute, et cependant il venait ensuite se confesser de sa dureté. Il portait presque toujours sur lui quelques bons livres, entre autres les *Pensées chrétiennes*¹, pour les distribuer à ceux qui savaient lire, et il prenait encore la peine de leur apprendre à s'en servir utilement. Enfin il ne cherchait que des occasions d'exercer sa libéralité envers les misérables, ou tout au moins de la faire pratiquer aux personnes riches, disant avec beaucoup de lumières que JÉSUS-CHRIST dans les pauvres tend les deux mains aux riches, l'une pour recevoir l'aumône et l'autre pour leur donner son paradis. Il était si frappé de cette vérité et de beaucoup d'autres qui regardent les

¹ Celles du P. Bouhours, sans doute.

dangers des richesses et des avantages de la pauvreté, que dans l'effusion de son cœur il composa un traité intitulé *Des erreurs des riches*, qu'on ne peut lire sans en être touché¹.

Il ne se passait point de semaine qu'il n'allât voir trois ou quatre fois les prisonniers. Il écoutait avec une patience merveilleuse tout ce qu'ils voulaient lui dire, les consolait ensuite dans leurs peines ; il tâchait de leur inspirer des sentiments conformes à leur état, et les servait même avec chaleur dans leurs affaires. Quand ils n'étaient arrêtés que par des dettes, il n'y avait point de moyens qu'il ne cherchât pour les faire élargir. Après avoir épuisé sa bourse, il s'adressait encore à des amis, et il eût souhaité de tout son cœur pouvoir les délivrer en se mettant à leur place. Que si c'était des criminels dont il prévoyait la condamnation, il les préparait de loin à la recevoir dans un véritable esprit de pénitence ; il leur parlait si efficacement qu'il les faisait mourir au péché avant que d'aller au supplice ; et l'on a vu que lorsqu'il les y conduisait, c'était avec une tendresse si touchante que ces misérables ne pouvaient mourir sans l'embrasser.

Ses après-dîners étaient employés d'ordinaire à visiter les malades, et ceux dont la nature a le plus d'horreur lui étaient toujours les plus agréables. L'état de souffrances où il les voyait le faisait souvenir de celles que JÉSUS-CHRIST avait souffertes, et son amour pour lui lui faisait trouver un très grand plaisir d'être auprès de ceux qui le représentaient si sensiblement. C'est pourquoi, ayant rencontré, l'hiver de l'année qu'il mourut, un enfant à l'extrémité couché sur du foin dans une

¹ Cet ouvrage, qui ne nous est connu que par ce passage, n'a vraisemblablement jamais été publié.

étable, sa conformité avec JÉSUS-CHRIST naissant le toucha si vivement que, se jetant à genoux, il demeura à ses pieds une demi-heure entière en oraison et comme ravi en extase. Il voulut le confesser, et il ne put qu'être charmé de l'innocence de cet enfant, qui lui parut sans doute une image bien plus achevée du Fils de Dieu naissant par la pureté de son âme que par l'état où il se trouvait.

Quelque temps après, Dieu lui donna encore la consolation de lui faire connaître un pauvre malade dont la piété, la pénitence et la soumission à la volonté de Dieu étaient comparables à celles de Job, mais qui n'était pas moins affligé dans son corps. Il était tout couvert d'ulcères dont il sortait une si prodigieuse quantité de pus et de vers, qu'étant toujours couché sur le dos sans pouvoir se remuer, il râclait ses plaies avec un bâton et il mettait le pus et les vers qui en sortaient sur une tuile qu'il avait auprès de lui. Notre charitable prêtre le visitait souvent et ne contribuait pas peu à le soutenir au milieu de tant de maux. Il était ravi de s'entretenir avec lui ; il aurait volontiers baisé ses plaies, et peut-être le faisait-il plusieurs fois. Enfin ce saint pauvre, étant à l'heure de la mort, dit que le P. Levêque le suivrait bientôt, ce qui s'est vu accompli en moins de huit ou dix jours, ce dont ce bon père était averti, selon toutes les apparences, parce que, dès qu'il se trouva mal, il dit qu'il n'échapperait pas de cette maladie. Je serais trop long si je voulais rapporter un grand nombre d'histoires semblables dont sa vie a été remplie ; il faut que je passe à l'un des endroits qui l'ont particulièrement distingué, je veux dire à l'horreur extrême qu'il avait pour le péché et à sa tendre compassion pour les pécheurs.

L'honneur de son Dieu et le salut des hommes lui étaient si précieux que la seule pensée de ce qui est con-

traire à l'un et à l'autre lui déchirait le cœur. C'est pourquoi le péché lui paraissait un monstre insupportable ; aussi n'en pouvait-il voir commettre aucun ou même en entendre parler sans se sentir comme desséché et sans presque tomber en défaillance à l'exemple du prophète-roi. Il fallait pour lors qu'il allât s'enfermer dans sa chambre pour pouvoir répandre des larmes en liberté ; il passait des heures entières à pleurer amèrement, et il lui est même arrivé une fois, au sujet de quelque scandale, de verser tant de larmes durant quinze jours qu'il se crut obligé de prier Dieu d'en arrêter le cours, de peur de devenir aveugle. Dieu l'exauça et sa vue fut conservée, quoique pendant quelque temps elle en demeurât affaiblie. Mais le monde, par ses désordres continuels, ne donnant point de relâche à son affliction, elle fit peu à peu une telle impression sur lui, que c'est ce qui a le plus contribué à ruiner sa santé comme elle l'a été les dix ou douze dernières années de sa vie.

Mais il n'y a point de péché pour qui il eût plus d'horreur que pour l'impureté. Il était accablé de déplaisir de lui voir faire tant de ravages. Car il avait les yeux extraordinairement perçants pour pénétrer l'énormité de ce crime ; il comprenait l'injure infinie qu'il fait à la sainteté de Dieu, à la pureté de JÉSUS-CHRIST, à l'excellence de la religion et même à la dignité de l'homme ; la longue expérience de son ministère l'avait de plus persuadé que cette détestable passion répand un tel endurcissement dans le cœur qu'il est bien difficile d'en retirer quelqu'un, si ce n'est par une pénitence sincère et persévérante. C'est pourquoi il s'appliquait avec un soin tout particulier à convertir ceux qui s'y étaient abandonnés. Car son zèle pour les âmes le faisait travailler surtout à la guérison des plus désespérés ; c'est pour cela qu'il ne prêchait jamais sans faire contre ce vice des invectives

très fortes et très pathétiques ; il n'épargnait pour l'exterminer ni ses paroles, ni son temps, ni ses fatigues, ni ses prières, ni ses larmes, ni ses pénitences.

En effet, les plus grands pécheurs le trouvaient toujours plein de compassion, de charité et de bonté pour eux. Il fallait qu'il se fit la dernière violence pour refuser ou différer l'absolution à ceux à qui les règles de saint Charles, qu'il suivait exactement, défendent de la donner ; il se réservait presque toujours une partie des pénitences qu'il eût dû imposer, et il pensait que, tenant la place de JÉSUS-CHRIST pour accorder la rémission des péchés, il devait à son exemple s'efforcer de les expier. Aussi se regardait-il comme chargé des péchés de ses pénitents ; et c'est pour ce sujet que, quand sa santé le lui permettait, il était ravi de pouvoir dire la dernière messe les jours de fêtes, afin, disait-il, de s'aller décharger à l'autel sur son adorable victime de tous les péchés dont on l'avait accablé dans le tribunal de la pénitence.

Son assiduité à administrer ce sacrement a paru surtout admirable ; car on savait bien qu'il y avait une extrême répugnance, mais la grâce le faisait courir à une fonction pour laquelle la nature et la conscience l'eussent rendu immobile. Rien ne pouvait l'arrêter ni lui faire perdre cette occasion, qu'il croyait la plus propre à sauver les âmes. Son zèle même était beaucoup plus pour les personnes avec qui il y avait plus de peine et de péril. Il préférerait un soldat qui aurait passé plusieurs années sans se confesser, aux dévotes les plus spirituelles, avec lesquelles il disait qu'il y avait toujours beaucoup de temps à perdre et peu de profit à faire. Il pouvait dire avec son maître et son modèle : *Non veni vocare justos, sed peccatores*¹. Sa patience à écouter les

¹ Saint Matthieu, ix, 13.

pénitents, à les exhorter, à les instruire, était inconcevable; on l'a vu donner des six et sept heures à un même homme pendant des quinze jours entiers pour entendre sa confession générale.

Aussi Dieu bénissait ses travaux, et il les récompensait d'une infinité d'heureux succès. Combien a-t-on vu de personnes qui, après avoir passé plusieurs années dans des désordres publics, les ont, sous sa conduite, réparés par une pénitence éclatante ?

Les conversions des plus grands scélérats dont il avait vu tant d'exemples, lui faisaient dire que la multitude des péchés l'épouvantait moins que l'état des pécheurs. Il espérait plus d'un misérable chargé des crimes les plus atroces, que d'un avaro qui ne fait point d'aumône, d'un homme accommodé qui passe sa vie dans l'oisiveté, ou d'une dame qui aime le monde. Il disait qu'on ne se damnait ordinairement que pour les péchés de son état, et que cependant il n'y en avait point dont on se confessât moins.

Mais s'il convertissait tant de gens, ce n'était pas sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Outre les peines qu'il prenait auprès des hommes, il employait encore auprès de Dieu les plus ardentes prières, et même les pénitences corporelles. Il soupirait, il gémissait, il fondait en larmes aux pieds de son Sauveur, et, sans être rebuté de ce qu'il ne l'avait pas écouté la première fois, il s'efforçait d'obtenir ce qu'il demandait, au moins par l'importunité de ses cris redoublés. Aussi disait-il à ceux à qui il ouvrait son cœur qu'à la fin Dieu lui accordait bien des choses, mais qu'il lui en coûtait cher. Non seulement il obtenait l'esprit de pénitence pour ceux qui s'adressaient à lui, mais il a encore attiré beaucoup de grâces sur un grand nombre d'autres, et l'on doit attribuer en partie à ses prières la conversion fameuse d'une personne qui, étant

arrivée par un commerce honteux au plus haut degré d'honneur où elle pût aspirer, quitta tous les avantages de cette grande fortune pour entrer dans une des communautés les plus austères de l'Église¹.

Le P. Levêque avait encore une application particulière à prier pour ceux qui sont dans les grandes places ou de l'Église ou de l'État. Il appelait leurs vertus et leurs vices, *des vertus et des vices de sources*, et les regardait comme la cause de biens ou de maux universels. Aussi disait-il qu'on ne peut assez s'intéresser à ces personnes devant Dieu. Mais surtout la personne sacrée du roi lui était infiniment chère dans son zèle, aussi bien que celle du pape et de l'évêque dans le diocèse duquel il se trouvait.

Cette tendresse pour les chefs des peuples n'affaiblissait en rien celle dont il a toujours été rempli pour la congrégation de l'Oratoire ; comme il s'y sentait lié par l'ordre de Dieu plus étroitement qu'aux autres parties de l'Église, tout ce qui la regardait lui était d'autant plus sensible. Il en aimait surtout l'esprit, les règlements, la conduite : les moindres négligences lui étaient insupportables. Il ne se passait point de jour qu'il ne fit à Dieu d'instantes prières pour tous les besoins de ce corps ; mais surtout pour le T. R. P. général, pour qui il avait tout le respect et tout l'attachement imaginable. Je ne dois pas non plus oublier qu'il était le meilleur ami du monde. Sa charité, quoique générale, ne laissait pas d'avoir ses distinctions. Il avait des amis de choix qu'il portait en son cœur, et dont même il avait une liste écrite de sa main. Son soin pour leurs intérêts devant Dieu était continuel, et il a fait voir en sa personne qu'il

¹ Faut-il reconnaître ici la célèbre duchesse de La Vallière, qui se retira, comme l'on sait, au grand couvent des Carmélites, en 1675.

n'y a pas de cœur plus tendre que celui qui aime pour Dieu, ni de plus solide amitié que celle dont la charité est le nœud et le lien.

Quoique ces fonctions fussent toutes saintes, et qu'il les exerçât très dignement, il ne laissait pas de rentrer souvent dans la retraite ; il en faisait même tous les ans plusieurs, et l'année qu'il mourut il en avait déjà fait deux, et il aurait bientôt commencé la troisième si la mort ne l'eût prévenu. C'est qu'il connaissait le penchant que nous avons à nous répandre, et avec combien de facilité on se vide de l'esprit intérieur quand on se livre, même sous prétexte de charité, aux fonctions extérieures.

Il savait aussi que c'était surtout en cela que consistait la solidité de la vertu d'un prêtre, car il avait une haute idée du sacerdoce de JÉSUS-CHRIST ; il concevait quelle est la dignité de ceux qui y sont appelés, mais il comprenait encore plus à quelle sainteté ils sont engagés. Il avait une profonde vénération pour les prélats, particulièrement pour celui sous les ordres duquel il travaillait. S'il rencontrait quelque difficulté dans son ministère, il les consultait quand il le pouvait, et l'on a trouvé parmi ses papiers, après sa mort, plusieurs lettres des plus grands évêques du royaume sur les doutes qu'il leur avait proposés.

Son cœur était plein de respect pour tous les prêtres, mais entre autres pour les curés et les missionnaires ; il ne pouvait souffrir qu'on n'en parlât pas avantageusement et en leur absence ; il excusait toujours leurs défauts, quoique dans l'occasion il les en avertît avec charité et qu'il leur donnât les avis nécessaires pour s'en corriger. Mais c'était ceux en qui il voyait les marques d'une vertu qui répondit à la grandeur de leur caractère, qu'il croyait ne pouvoir assez honorer.

Il estimait infiniment les séminaires, comme les endroits où l'on forme de dignes ministres de JÉSUS-CHRIST. Aussi, depuis qu'il y a été appliqué, il y a travaillé avec zèle jusqu'à la mort. Il ne pouvait souffrir ceux qui s'engagent témérairement dans les saints ordres ; nous avons déjà rapporté ce qu'il fit lorsqu'on voulut lui faire recevoir le sous-diaconat. Il avouait pourtant qu'il avait été pour lors dans l'aveuglement, et que s'il avait connu l'éminence et la sainteté du sacerdoce comme il la connaissait depuis, on lui aurait plutôt coupé les bras et les jambes que de le faire consentir à le recevoir.

Son unique souhait eût été d'être frère de l'Oratoire. « Je ne vois pas, disait-il, d'état plus heureux que celui de nos frères, quand ils sont fidèles à leur vocation. Ils vivent dans une communauté sainte ; ils ne voient que de bons exemples ; ils lisent des livres de piété ; rien ne leur manque, ni pour le spirituel ni pour le temporel ; ils ont tout le temps qu'ils peuvent souhaiter pour prier Dieu. Ils s'approchent aussi souvent qu'ils veulent des sacrements ; ils n'ont point de compte à rendre de la conduite des âmes, et leur unique emploi est de servir par esprit de charité des prêtres de JÉSUS-CHRIST. Qu'y a-t-il de plus saint ? Quel bonheur pour moi si je pouvais changer ma redoutable dignité contre un état si sûr et où le salut est si facile ! »

C'étaient les sentiments qu'il témoignait dans ses discours, mais c'étaient encore plus ceux de son cœur ; aussi a-t-il eu toujours une sainte horreur de toute prééminence. Ce qui semblait l'élever lui faisait peur ; les humiliations et les mépris étaient ses délices ; il y trouvait des charmes et des attraits qu'on ne peut exprimer.

C'est pourquoi il était ravi quand il pouvait s'humilier en présence de la communauté ; il paraissait en le fai-

sant si plein de componction, si accablé de sa misère, si abîmé devant Dieu, qu'il faisait passer jusque dans les autres ces mêmes dispositions.

Il aimait encore bien davantage les mépris et les affronts qu'il recevait ; il les regardait comme des grâces signalées de Dieu ; craignant que ce précieux trésor ne lui fût enlevé par les louanges des hommes, il ne le découvrait à personne, mais l'on n'a pas laissé de savoir un grand nombre d'injures qu'on lui a faites, Dieu permettant pour la gloire de son serviteur que ceux qui les lui avaient faites fussent assez insensés pour les publier. Il n'était pas possible que son zèle et son exactitude ne lui en attirassent plusieurs ; combien lui est-il arrivé de fois, en allant prier des personnes riches de rendre la liberté à des pauvres qu'ils tenaient en prison, d'être chassé honteusement de leur maison ! Combien de médisances et de calomnies n'a-t-il point encore eues à souffrir à cause des conversions qu'il faisait !

Mais un si saint prêtre ne pouvait pas être traité ainsi de tous. Si ceux que l'Écriture appelle du nom d'hommes du monde maudissaient celui qui suivait si fidèlement JÉSUS-CHRIST, tous les autres avaient pour lui les sentiments de respect et d'attachement qu'il méritait. Il a été aimé et honoré dans tous les endroits où on l'a connu, et regretté dans les lieux qu'il quittait quand il était obligé de passer en d'autres. Quand il sortit de Montbrison pour aller au séminaire de Chalon, où il est mort, il y eut jusqu'à vingt-deux curés qui se lièrent ensemble et qui écrivirent à ses supérieurs pour le faire revenir dans leur pays, y reprendre les fonctions qu'il y avait exercées avec un succès merveilleux. Partout où il avait été, on était frappé de l'éclat de son mérite et des grands fruits de son zèle ; il n'y avait que lui qui ne s'apercevait point de tout ce qui s'y trouvait de grand et

de digne d'admiration. Son humilité, couronnant ses autres vertus, lui cachait ses bonnes qualités et ne lui laissait voir que les légers défauts qu'il pouvait avoir et que Dieu n'ôte pas aux plus saints.

Il était persuadé, mais sincèrement, qu'il était un grand pécheur, témoignant même souvent qu'il avait peur d'être damné. Aussi a-t-on toujours remarqué en lui une telle frayeur des jugements de Dieu qu'il ne pouvait penser à la mort sans en être saisi ; il la redoutait tellement qu'il l'avait continuellement devant les yeux, et qu'il lui semblait qu'à chaque moment il devait aller paraître devant Dieu. Aussitôt qu'il se sentait malade, il voulait se confesser et recevoir le viatique, et lorsque ses maladies étaient longues, il demandait par grâce de communier toutes les semaines trois ou quatre fois. Lorsqu'il fut attaqué du mal dont il est mort, la violence de la douleur, qui le prit sur les deux heures après minuit, lui fit jeter de grands cris pendant près d'une demi-heure ; mais son confesseur, étant venu et l'ayant averti qu'il fallait souffrir son sacrifice en paix, en lui disant ces paroles de l'hymne des martyrs : *Non murmur resonat, non querimonia, sed corde tacito mens bene conscia conservat patientiam*, Dieu le changea dans le moment. Il envisagea sa mort, quoique si proche, sans en être effrayé. Il eut beau entendre les médecins dire souvent qu'il lui restait peu d'heures à vivre, il demeura toujours tranquille, sans dire le moindre mot de plainte. Quoique son mal augmentât continuellement, et lui fit souffrir de cruelles douleurs, il conserva même une pleine liberté d'esprit jusqu'au dernier soupir, et il se sentit mourir avec une paix étonnante. Dieu ayant mis au fond de son cœur cette crainte de ses jugements, la lui conserva tant qu'elle lui put être utile, et la lui ôta dans le temps qu'il n'en avait plus besoin.

Dieu lui fit encore une grâce particulière dans cette maladie; il avait eu toute sa vie une soif et un désir brûlant de souffrir pour JÉSUS-CHRIST. Plusieurs grandes maladies dont il a été attaqué, et dont il n'était souvent échappé que par une espèce de prodige, le faisaient vivre dans des langueurs et des indispositions continuelles. On lui a ouï dire que pendant plus de dix ans il n'avait pas été un seul jour sans ressentir des douleurs considérables en son corps, et l'on ne pouvait qu'admirer la patience inébranlable avec laquelle il supportait une si longue suite de maux. Dieu voulut que la maladie dont il mourut fût une des plus douloureuses. Il la souffrit avec une soumission incroyable, et sentant la pesanteur de la main de Dieu, il fut ravi d'avoir un sacrifice à lui offrir. C'est pourquoi on ne lui entendit dire jamais d'autres paroles, sinon que « Votre sainte volonté soit faite ». Ce fut un choléra-morbus qui l'emporta en moins de deux jours. Il en fut saisi la nuit qui précéda le 24 de juillet, d'une manière si véhémence que les médecins désespérèrent en moins de quatre heures de sa vie. Il avait dit la messe le jour précédent et assisté à tous les exercices de la communauté, comme à son ordinaire. Il fit le soir même sa conférence accoutumée aux ecclésiastiques du séminaire, et il arriva sans doute par une providence particulière qu'il n'y parla que du néant, de la misère et du mépris de toutes les choses de cette vie.

Dès qu'il se trouva mal, il regarda sa mort comme assurée; il commença donc par se confesser, et il le fit jusqu'à deux fois pour recevoir le viatique. Mais le médecin ne jugea pas à propos qu'on le lui donnât, à cause de ses vomissements continuels. Monseigneur l'évêque de Chalon¹,

¹ C'était à ce moment Henri-Félix de Tassy, sur lequel nous avons donné quelques détails dans la *Notice sur le P. Cloyseault*.

ayant appris le danger où il était, le vint visiter aussitôt. Il fut sensiblement touché de le voir en cet état ; il voulut lui administrer l'Extrême-Onction, et ne put le faire que les larmes aux yeux. Il envoya depuis d'heure en heure savoir de ses nouvelles, et revint encore lui-même le soir de nouveau. Les principaux de la même ville, entre autres le lieutenant-général, furent presque toujours dans sa chambre durant sa maladie, témoignant tout l'empressement possible pour le soulager. Mais enfin il mourut le 25 du même mois de juillet de l'année 1684, âgé de cinquante-cinq ans, en ayant passé trente dans la Congrégation, vingt-cinq dans la prêtrise et vingt-trois dans les collèges.

85

R. P. BOUGEREL
Bibliog-Orat. T 1, p 282
Ms. de Montpellier

Nº de la notice : 85

François L^e L'Évêque

La petite ville de Laval fut la patrie de François L'Évêque. Il y naquit l'an 1650. Sa mère, qui était une femme d'une grande vertu, s'attacha uniquement à son éducation. Lui ayant inspiré de grands sentiments, elle l'envoya étudier dans l'université d'Angers. Il entra ensuite à l'Institut de Paris, en 1674, enseigna 4 ans les humanités à Nantes, la philosophie à Saumur, la théologie à Châlons en Bourgogne et faisait des conférences de piété toutes les semaines. C'était un des plus vénérables pasteurs et un des plus saints pasteurs que la C^{on} ait eus. L'abbé Bignon, alors confesseur de l'Oratoire, composa son éloge qui parut sous ce titre : Lettre au C. R. F. Louis de L^e évêque, supérieur général de la C^{on} de l'Oratoire de N. S. J. C. et aux pasteurs de la même C^{on} députés pour l'assemblée générale de Tenant à Paris l'année 1684, touchant la vie et la mort de F. François L'Évêque, pasteur de la même C^{on}.

Un choléra mortel l'emporta en moins de 2 jours. L'Évêque de Châlons courut à son secours, il mourut dans les plus grands sentiments de religion le 25 juillet 1684 âgé de 35 ans. Sa mort causa une consternation générale. On prétend que Dieu a manifesté sa sainteté par plusieurs miracles.

Ouvrage :

I Breve sur les erreurs des riches in-8.

6447

1864

James Bates

Nov 12th Sept 6.

$\frac{14}{14}$

Batterel III 385-396

L. — Le Père François L'Evesque

Entré en 1654, prêtre en 1659, mort en 1684.

François L'Evesque, de Laval dans le Maine, fils de Pierre L'Evesque, apothicaire, et de Louise Budin, fut reçu le 11 juillet 1664, âgé de 24 ans (1), et mourut à Châlons-sur-Saône le 25 juillet 1684 (2), en grande réputation de piété et de vertu. 15

Ce fut d'un choléra-morbus qui le saisit la nuit du 23 au 24 juillet, d'une manière si violente qu'en moins de quatre heures les médecins désespérèrent de sa vie. Il était âgé de 55 ans, dont il avait passé trente dans la Congrégation, vingt-cinq dans la prêtrise, et vingt-trois dans la régence (3). 15'

Dieu lui avait donné dans un degré éminent toutes les vertus d'un digne prêtre de l'Oratoire (4). Celle qui se fit remarquer le plus sensiblement en lui, fut un amour ardent pour N.-S. J.-C., dont il paraissait embrasé. Il prononçait à tout moment son saint nom, il ne pouvait s'entretenir que de lui (5), et n'en parlait jamais qu'avec des discours pleins de feu. Attentif à inspirer aux autres cet amour dont il était plein, un des moyens dont il usait, était de distribuer des images de N.-S. J.-C., où, pour le faire passer des yeux au cœur, il avait écrit ces mots de Saint-Augustin : « *Ubi malè cum illo ? Ubi bene sine illo ?* » (6). » Il était si rempli de lui, qu'il ne le perdait ja- 14

(1) Registre de l'Institution de Paris.

(2) Erreur du Nécrologe qui dit le 15.

(3) Bignon, Lettre imprimée sur sa vie, page 57.

(4) Ibid., page 5.

(5) Ibid., page 6.

(6) Ibid., page 8.

(pas du format)

mais de vue (1). S'il voulait louer et prier Dieu, marquer son zèle pour l'Eglise, combattre le péché, convertir les pécheurs, servir le prochain, soulager les pauvres, visiter les personnes, consoler les malades, instruire ses disciples, former de bons prêtres, s'humilier et se fortifier lui-même, J.-C. était uniquement sa force, son modèle et sa fin.

Dès le temps qu'il n'était encore que confrère, on remarquait en lui des étincelles de ce feu, qui devinrent ensuite un incendie, quand il fut prêtre ; et si Urbain VIII a dit de M. le cardinal de Bérulle que Dieu l'avait envoyé dans ces derniers siècles pour être l'apôtre des mystères de son Fils, on peut dire aussi que Dieu a donné le Père L'Evesque à la Congrégation pour être l'apôtre de l'amour et de la gloire de J.-C. (2). Son application à l'honorer dans tous ses états, à l'imiter dans sa vie, et à s'unir à lui, était surprenante. On remarquait sensiblement, aux jours solennels, qu'il attirait sur lui la grâce des mystères différents qui y sont honorés. Aussi ne s'occupait-il qu'à les méditer, qu'à les adorer et qu'à s'en remplir.

Il paraissait surtout transporté de ce feu divin dans la célébration de la sainte messe : toute sa journée n'en était que la préparation ou la suite. Pendant la consommation du sacrifice, il était tout hors de lui-même : ses larmes lui échappaient avec abondance, quelque effort qu'il fit pour les retenir, et toute sa douleur était de se voir arraché si tôt d'une si divine occupation. Si, par humilité, il n'employait pas des heures entières au temps de la communion, comme faisait M. le cardinal de Bérulle, au moins ne croyait-il pas que la tiédeur et l'indévotion des peuples fussent l'empêcher de passer, comme il faisait, un temps considérable à adorer et à prier J.-C., courbé sur l'autel et anéanti devant lui, avant que de le recevoir dans son sein (3).

(1) *Ibid.*, page 17.

(2) *Ibid.*, page 8.

(3) *Ibid.*, p. 13.



La vue du péché le faisait sécher de douleur; s'il en voyait commettre quelqu'un, il fallait qu'il allât se renfermer dans sa chambre pour donner un libre cours à ses larmes. Il lui est même arrivé une fois, au sujet de quelque scandale, de verser tant de pleurs durant quinze jours, qu'il se crut obligé de prier Dieu de vouloir bien en arrêter le cours, de peur de devenir aveugle; mais le monde, par ses désordres continuels, ne donnant point de relâche à son affliction, elle fit peu à peu une telle impression sur lui, que c'est cela qui a le plus contribué à ruiner sa santé, comme elle l'a été les dix ou douze dernières années de sa vie; d'où vient que ses amis avaient accoutumé de dire que son cœur était si parfaitement conforme au cœur de J.-C. à l'égard du péché, que ce serait aussi le péché qui lui causerait la mort, comme à son Maître (1).

Il n'y en avait point pour qui il eût plus d'horreur que pour l'impureté; il était accablé de douleur de lui voir faire tant de ravage. De là venait le soin tout particulier avec lequel il s'appliquait à convertir ceux qui étaient sujets à ce vice. C'est pour cela qu'il ne prêchait jamais sans faire contre lui des invectives très pathétiques: il n'épargnait, pour l'exterminer, ni ses paroles, ni son temps, ni ses fatigues, ni ses prières, ni ses larmes, ni ses pénitences (2).

Et dans la vérité, il avait reçu de Dieu un talent singulier pour y réussir. Sa manière était d'abord de jeter une grande terreur des jugements de Dieu dans l'esprit des pécheurs. C'est pourquoi ses sermons et ses discours publics étaient presque toujours effrayants. Ses entretiens, même particuliers, l'étaient d'abord. Ses paroles, son ton, ses gestes étaient d'ordinaire si terribles et si perçants, qu'il faisait trembler les plus fiers et les plus déterminés. C'est là son vrai caractère; néanmoins, dans le fond, il avait une tendresse et une douceur non pareilles; ce qui

(1) *Ibid.*, p. 18.

(2) *Ibid.*, page 19.

254

faisait dire agréablement à ses amis, qu'il avait l'extérieur d'un prophète de l'ancienne loi, et le cœur d'un apôtre de la nouvelle (1).

En effet, il fallait qu'il se fit la dernière violence pour refuser ou différer l'absolution à ceux à qui les règles de Saint-Charles, qu'il suivait exactement, défendent de la donner. Il se réservait presque toujours une partie des pénitences qu'il eût dû imposer ; et il pensait que, tenant la place de J.-C. pour accorder la rémission des péchés, *Aussi*, se regardait-il comme chargé des péchés de ses pénitents ; et c'est pour cela que, quand sa santé le lui permettait, il était ravi de pouvoir dire la dernière messe, « afin de pouvoir, disait-il, s'aller décharger à l'autel sur son adorable victime, de tous les péchés, dont on l'avait comme accablé au tribunal de la pénitence (2). »

Quoiqu'il eût une extrême répugnance à ce dernier ministère, la grâce le faisait courir à une fonction, pour laquelle la nature et la conscience même l'eussent, sans elle, rendu immobile. Il préférerait un soldat, qui aurait passé plusieurs années sans se confesser, aux dévotions les plus spirituelles avec lesquelles il disait qu'il y avait beaucoup de temps à perdre, et peu de profit à faire. La patience à écouter, à exhorter, à instruire, était inconvenable. On l'a vu donner des six et sept heures de suite à une même personne, pendant des quinze jours entiers.

La bénédiction de Dieu répondait au zèle de ses travaux. Combien a-t-on vu de personnes qui, après avoir passé plusieurs années dans des désordres publics, les ont sous sa conduite réparés par une pénitence éclatante ! On a su que d'autres, ayant voulu se servir du tribunal de la pénitence pour l'engager dans quelques dérèglements, s'étaient elles-mêmes senties tout-à-coup admirablement changées, et que

(1) Ibid., page 21.

(2) Ibid., page 22.

(25)

le démon s'était vu ainsi arracher les armes mêmes, dont il l'avait voulu combattre (1).

Peut de temps avant sa mort, on le mena dans une grange voir un malade tout pourri d'une maladie infâme, qu'il avait gagnée par les débauches. Cet homme était âgé d'environ soixante ans, né de parents hérétiques et avait passé toute sa vie à l'armée, depuis l'âge de quatorze ans, sans savoir et sans se soucier de quelle religion il était. Le Père Levesque le trouva sur un fumier, abandonné de tout le monde, à cause de la puanteur insupportable qui sortait de tout son corps, et n'ouvrant la bouche que pour vomir mille imprécations. Notre bon Père s'approche de lui et ne s'occupe d'abord qu'à gagner son cœur et sa confiance. Il le console, lui fait une aumône considérable, et lui promet toute sorte d'assistances. Il revient ensuite le voir tous les jours, obtient de lui qu'il se corrige de ses jurements, l'instruit de la religion, le confesse, et a la consolation, après un mois d'assiduité, de le voir mourir avec des dispositions très chrétiennes (2).

S'il convertissait tant de gens, ce n'était pas sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Outre les peines qu'il prenait auprès des pécheurs, il s'inspirait, il gémissait, il fondait en larmes aux pieds de son Dieu pour lui demander grâce pour eux. Aussi disait-il à ceux à qui il ouvrait son cœur qu'à la fin Dieu lui accordait bien des choses ; mais qu'il lui en coûtait beaucoup ; et l'on doit attribuer en partie à ses prières des conversions fameuses, qui ont été d'une grande édification pour l'Eglise, mais qu'on ne peut marquer en détail (3).

Il avait une application particulière à prier pour ceux qui sont dans les grandes places de l'Eglise et de l'Etat. Il appelait leurs vertus et leurs vices des sources de biens et

(1) Ibid., page 25.

(2) Ibid., page 26.

(3) Ibid., page 28.

L'E

X,
X.
Xs Xs

X lui fait faire
profession de la religion
catholique,

H son

L'E,
X,

Xs

de maux universels, pour lesquels on ne peut trop s'intéresser devant Dieu ; mais surtout la personne sacrée du roi Louis XIV, lui était infiniment chère. Dans son zèle, il n'avait pas seulement pour lui le dernier dévouement d'un sujet, il avait encore pour lui, si on ose le dire, une tendresse extrême à l'autel, au chœur, en secret, en public ; dans la conversation même son cœur se répandait en prières ardentes pour sa personne. Il disait d'un ton vif et tendre qui lui était ordinaire, quand il parlait de ce grand prince, qu' « il eût souhaité pouvoir tous les jours offrir plusieurs sacrifices pour une vie et une âme si précieuse » (1).

C'était le père des pauvres ; il leur rendait toutes les assistances temporelles et spirituelles qu'il lui était possible. Les aumônes étaient si considérables que ceux qui l'ont connu, ne comprenaient pas comment il y pouvait suffire. On l'a vu quelquefois aimer mieux donner trente sous ou un écu à des pauvres qu'il rencontrait dans la rue, que de les renvoyer faute de monnaie. D'autres fois, ayant peur de n'avoir pas assez donné à quelqu'un, en égard à ses besoins, il retournait le chercher afin de réparer sa faute. Il portait presque toujours sur lui quelques bons livres pour les donner à ceux qui savaient lire, et prenait encore la peine de leur apprendre à s'en servir utilement. Enfin, il ne cherchait que des occasions d'exercer sa libéralité envers les misérables ou, tout au moins, de le faire pratiquer aux riches, disant avec beaucoup de lumières que JÉSUS-CHRIST dans les pauvres tend les deux mains aux riches, l'une pour recevoir l'aumône, l'autre pour leur donner son Paradis. Il était si frappé de cette vérité, et de beaucoup d'autres qui regardent les dangers des richesses et les avantages de la pauvreté, que, dans l'effusion de son cœur, il composa un traité intitulé : Des erreurs des riches,

(1) Ibid., p. 86.

1/1 lire qu'on ne peut voir sans être touché (1). On ne nous dit pas s'il est imprimé, ni chez qui.

Il ne se passait pas de semaine qu'il n'allât voir trois ou quatre fois les prisonniers, quand ils n'étaient arrêtés que pour dettes ; il n'y avait point de moyens qu'il ne cherchât pour les faire élargir. Que si c'étaient des criminels, dont il prévit la condamnation, il les préparait de loin à la recevoir dans un véritable esprit de pénitence. Il leur parlait si efficacement qu'il les faisait mourir au péché avant que d'aller au supplice ; et l'on a vu que, lorsqu'il les conduisait c'était avec une tendresse si touchante, que ces misérables ne pouvaient mourir sans l'embrasser tendrement (2).

1. 19 Ses après-dîners étaient employés d'ordinaire à visiter les malades ; et ceux, dont la nature a plus d'horreur, lui étaient les plus agréables. Ayant un jour rencontré un enfant à l'extrémité, couché sur du foin en une étable, sa conformité avec JÉSUS-CHRIST naissant le toucha si vivement que, se jetant à genoux, il demeura à ses pieds une heure entière et comme ravi. 1/1 quelque temps après, Dieu lui donna encore la consolation de lui faire connaître un pauvre malade. C'était comme un autre Job par ses peines et sa patience, couvert d'ulcères et couché sur le dos, sans se pouvoir remuer ; il raclait ses plaies avec un bâton, et mettait le pus et les vers qui en sortaient sur une tuile qu'il avait auprès de lui. Notre saint prêtre le visitait fort souvent, et était ravi de s'entretenir avec lui. 1/1 Alors le saint pauvre étant à l'heure de la mort dit que le P. Levesque le suivrait bientôt ; ce qui se vit accompli en moins de huit ou dix jours (3).

1/1 m Un des endroits par où s'est particulièrement distingué ce saint prêtre, c'est dans le soin de la jeunesse dans les collèges, où, pour cette raison, il voulut passer presque

(1) Ibid., p. 36.

(2) Ibid., page 34.

(3) Ibid., p. 36.

1 u toute sa vie, mais avec une telle application à tous ses de-
voirs, que le dernier jour il était aussi exact qu'il l'avait été
le premier. Sa vigilance sur la conduite de ses disciples
était sans relâche. L'oisiveté était ce qu'il craignait le plus
pour eux; c'est pourquoi il n'oubliait rien pour les tenir
toujours occupés. Il se faisait par cette raison un point ca-
pital d'entrer aussitôt en classe, dès que le dernier coup
était sonné, afin de leur ôter jusqu'à ce moment pendant
lequel il croyait que leurs mœurs pouvaient courir quel-
que risque. Il s'efforçait principalement de gagner leurs
cœurs; et quoiqu'il n'eût pas l'extérieur fort attrayant,
néanmoins la force de sa grâce et de ses discours attirait tel-
lement leur confiance qu'ils se confessaient presque tous
à lui. Dieu répandait tant de bénédictions sur ses soins,
1 u qu'il conservait l'innocence de plusieurs, la faisait réparer
aux autres par une vraie pénitence, et en arrachait un
grand nombre au monde pour les placer dans de saintes
communautés (1).

Quoique ses fonctions fussent toutes saintes et qu'il les
exerçât si chrétiennement, il ne laissait pas de rentrer sou-
vent dans la retraite; il en faisait même plusieurs tous les
ans. L'année de sa mort, il en avait déjà fait deux, et eût
bientôt commencé la 3^e, si elle ne l'eût prévenu. (2)

1 s Il avait une profonde vénération pour les prélats, parti-
culièrement pour celui sous les ordres duquel il travaillait,
quand il est mort. (3) S'il rencontrait quelque difficulté
dans son ministère, il les consultait; et l'on a retrouvé par-
mi ses papiers après sa mort plusieurs lettres des plus
grands évêques du royaume sur des doutes qu'il leur avait
proposés; son cœur était plein de respect pour les prêtres;
mais, entr'autres, pour les curés et les missionnaires. Il
ne pouvait souffrir d'en entendre parler d'une manière

(1) *Ibid.*, page 39.

(2) *Ibid.*, page 44.

(3) M. de Châlons.

désavantageuse, excusant toujours leurs défauts en leur absence, quoique dans les occasions il les en avertit en particulier avec charité. (1)

Il estimait infiniment les séminaires, comme les endroits où l'on forme de dignes ministres de Jésus-Christ. Aussi y a-t-il travaillé avec zèle pendant les deux dernières années de sa vie, qu'il y a passées. Il ne pouvait souffrir ceux qui s'engagent témérairement dans les saints ordres. Pour lui, quand il reçut l'ordre pour se disposer au sous-diaconat, il fit les derniers efforts auprès de son supérieur pour le détourner de cette pensée; mais enfin, la même humilité qui l'avait fait résister d'abord, lui fit ensuite soumettre son jugement et sa volonté à ceux qu'il regardait comme tenant la place de Dieu sur lui. (2)

Elevé au sacerdoce, l'idée qu'il en avait déjà, s'augmenta encore de beaucoup. Toute sa vie ce saint caractère a été pour lui un poids accablant; son unique souhait eût été de servir ceux qui en sont honorés, comme un simple frère de l'Oratoire. « Je ne vois, disait-il, d'état plus heureux que celui de nos frères, quand ils sont fidèles à leur vocation. Leur unique emploi est de servir par esprit de charité des prêtres de Jésus-Christ; qu'y a-t-il de plus saint? Et quel bonheur pour moi, si je pouvais changer ma redoutable dignité contre un état si sûr, et où le salut est si facile! » (3)

Son humilité produisait en lui un amour des abaissement qui lui faisait regarder comme des grâces signalées de Dieu les mépris et les affronts qu'il recevait quelquefois. Il n'était pas possible que son exactitude et son zèle ne lui en attirassent plusieurs. Combien lui est-il arrivé de fois, en allant prier des personnes riches de rendre la liberté à des pauvres qu'ils retenaient en prison, d'être chassé honteusement de chez eux? Combien de médisances et de calom-

(1) Ibid., page 45.

(2) Ibid., page 46.

(3) Ibid., page 47.

nies n'a-t-il pas eu encore à souffrir pour les conversions qu'il faisait, de la part de ceux qui, se voyant arracher leur proie, s'en vengeaient en le noircissant de mille faux bruits ? Etant allé un jour dans une maison, pour laquelle il avait toujours eu une affection singulière, la servante ne l'y reçut qu'avec mille injures, le traita de fou et d'extravagant, et le chassa comme le dernier des hommes. Il reçut cet outrage avec une paix et une telle tranquillité que, de retour à la maison, loin qu'aucun pût s'apercevoir à sa mine du mauvais traitement qu'on lui avait fait, il parut plus gai qu'à son ordinaire. (1)

Mais un si saint prêtre ne pouvait pas ainsi être traité de tous. Les sentiments d'un profond respect pour une si solide vertu le suivaient presque partout. Il fut aimé et honoré dans les endroits où il fut connu, et regretté dans les lieux qu'il quittait, quand il était obligé de passer dans d'autres. Saumur, Montbrison, Châlons, (2) qui sont les maisons où il a demeuré ; ou, pour mieux dire, l'Anjou, la Bourgogne, mais surtout le Forez en sont la preuve authentique. Après qu'il eût quitté cette dernière province pour aller au séminaire de Châlons, où il est mort, il y eut jusqu'à 22 curés qui se lièrent, et qui écrivirent à ses supérieurs pour le faire revenir dans leur pays y reprendre les fonctions de la philosophie, qu'il y avait exercées avec un si grand succès. Partout où il était, on était si frappé de son mérite et des grands fruits de son zèle, qu'il attirait l'admiration, la vénération et la tendresse des gens de bien. (3).

Dès que M. l'Evêque de Châlons apprit le danger où il était, il le vint visiter aussitôt. Le prélat fut sensiblement

(1) *Ibid.*, page 50.

(2) Saumur de 1661 à 1671, cinq cours de philosophie ; Montbrison de 1671 à 1679, toujours professeur de philosophie ; Châlons en 1679, théologien du séminaire. (*Registre du Conseil*).

(3) *Ibid.*, page 52.

touché de le voir en cet état. Il voulut lui administrer lui-même le sacrement de l'Extrême-Onction, et ne le put faire que les larmes aux yeux; car, pour celui de l'Eucharistie, outre qu'il avait célébré la messe le jour qui précéda son attaque, le médecin ne jugea pas à propos, qu'à cause de ses vomissements continuels, on le lui donnât; quoique depuis qu'il eût commencé à se trouver mal, il se fût mis en état de le recevoir, en se confessant par deux fois. Il envoya depuis, d'heure en heure, savoir de ses nouvelles, et revint encore lui-même le voir de nouveau. Les principaux de la ville furent presque toujours dans sa chambre durant sa maladie. Tout le peuple faisait des vœux pour la santé de celui qu'ils regardaient comme leur père.

La nouvelle de sa mort ne fut pas plus tôt répandue qu'on vit une consternation générale. On accourut en foule pour visiter son corps, et pour demander de ses reliques; et, depuis qu'il fut exposé à l'église, on ne cessa de lui faire toucher des chapelets, et chacun implorait déjà son secours auprès de Dieu, au lieu de prier pour lui. Et il a plu à Notre-Seigneur de donner des marques de sa sainteté et de la gloire dont il jouit, par des guérisons miraculeuses, qu'il a opérées au seul attouchement de son chapelet que M. l'Evêque de Châlons a voulu avoir. (1)

C'est là tout le contenu de sa Vie écrite par l'abbé Bignon, que je n'ai fait qu'abrégé. Il la composa, étant alors confrère à l'Institution de Paris, l'année qu'il y entra, sur les mémoires envoyés par nos Pères pour travailler à la vie de ce saint prêtre.

Cette vie en forme de lettre, adressée à nos Pères de l'Assemblée de 1684, fut distribuée à tous les députés. Elle fut imprimée à Paris, in-16 chez Pierre Le Petit, 1684.

(1) Ibid., page 58.

Fin de la copie.

L. — Le Père François L'Evesque,

Entré en 1654, prêtre en 1659, mort en 1684.

François L'Evesque, de Laval dans le Maine, fils de Pierre L'Evesque, apothicaire, et de Louise Budin, fut reçu le 11 juillet 1654, âgé de 24 ans (1), et mourut à Chalon-sur-Saône le 25 juillet 1684 (2), en grande réputation de piété et de vertu.

Ce fut d'un choléra-morbus qui le saisit la nuit du 23 au 24 juillet, d'une manière si violente qu'en moins de quatre heures les médecins désespérèrent de sa vie. Il était âgé de 55 ans, dont il avait passé trente dans la Congrégation, vingt-cinq dans la prêtrise, et vingt-trois dans la régence (3).

Dieu lui avait donné dans un degré éminent toutes les vertus d'un digne prêtre de l'Oratoire (4). Celle qui se fit remarquer le plus sensiblement en lui, fut un amour ardent pour N.-S. J.-C., dont il paraissait embrasé. Il prononçait à tout moment son saint nom, il ne pouvait s'entretenir que de lui (5), et n'en parlait jamais qu'avec des discours pleins de feu. Attentif à inspirer aux autres cet amour dont il était plein, un des moyens dont il usait, était de distribuer des images de N.-S. J.-C., où, pour le faire passer des yeux au cœur, il avait écrit ces mots de Saint-Augustin : « *Ubi malè cum illo ? Ubi bene sine illo ?* » (6). » Il était si rempli de lui, qu'il ne le perdait ja-

(1) *Registre de l'Institution de Paris.*

(2) Erreur du *Nécrologe* qui dit le 15.

(3) BIGNON, *Lettre imprimée sur sa vie*, page 57.

(4) *Ibid.*, page 5.

(5) *Ibid.*, page 6.

(6) *Ibid.*, page 8.

mais de vue (1). S'il voulait louer et prier Dieu, marquer son zèle pour l'Eglise, combattre le péché, convertir les pécheurs, servir le prochain, soulager les pauvres, visiter les personnes, consoler les malades, instruire ses disciples, former de bons prêtres, s'humilier et se fortifier lui-même, J.-C. était uniquement sa force, son modèle et sa fin.

Dès le temps qu'il n'était encore que confrère, on remarquait en lui des étincelles de ce feu, qui devinrent ensuite un incendie, quand il fut prêtre ; et si Urbain VIII a dit de M. le cardinal de Bérulle que Dieu l'avait envoyé dans ces derniers siècles pour être l'apôtre des mystères de son Fils, on peut dire aussi que Dieu a donné le Père L'Evesque à la Congrégation pour être l'apôtre de l'amour et de la gloire de J.-C. (2). Son application à l'honorer dans tous ses états, à l'imiter dans sa vie et à s'unir à lui, était surprenante. On remarquait sensiblement, aux jours solennels, qu'il attirait sur lui la grâce des mystères différents qui y sont honorés. Aussi ne s'occupait-il qu'à les méditer, qu'à les adorer et qu'à s'en remplir.

Il paraissait surtout transporté de ce feu divin dans la célébration de la sainte messe : toute sa journée n'en était que la préparation ou la suite. Pendant la consommation du sacrifice, il était tout hors de lui-même : ses larmes lui échappaient avec abondance, quelque effort qu'il fit pour les retenir, et toute sa douleur était de se voir arraché si tôt d'une si divine occupation. Si, par humilité, il n'employait pas des heures entières au temps de la communion, comme faisait M. le cardinal de Bérulle, au moins ne croyait-il pas que la tiédeur et l'indévotion des peuples dussent l'empêcher de passer, comme il faisait, un temps considérable à adorer et à prier J.-C., courbé sur l'autel et anéanti devant lui, avant que de le recevoir dans son sein (3).

(1) *Ibid.*, page 17.

(2) *Ibid.*, page 8.

(3) *Ibid.*, p. 13.

La vue du péché le faisait sécher de douleur ; s'il en voyait commettre quelqu'un, il fallait qu'il allât se renfermer dans sa chambre pour donner un libre cours à ses larmes. Il lui est même arrivé une fois, au sujet de quelque scandale, de verser tant de pleurs durant quinze jours, qu'il se crut obligé de prier Dieu de vouloir bien en arrêter le cours, de peur de devenir aveugle ; mais le monde, par ses désordres continuels, ne donnant point de relâche à son affliction, elle fit peu à peu une telle impression sur lui, que c'est cela qui a le plus contribué à ruiner sa santé, comme elle l'a été les dix ou douze dernières années de sa vie ; d'où vient que ses amis avaient accoutumé de dire que son cœur était si parfaitement conforme au cœur de J.-C. à l'égard du péché, que ce serait aussi le péché qui lui causerait la mort, comme à son Maître (1).

Il n'y en avait point pour qui il eût plus d'horreur que pour l'impureté ; il était accablé de douleur de lui voir faire tant de ravage. De là venait le soin tout particulier avec lequel il s'appliquait à convertir ceux qui étaient sujets à ce vice. C'est pour cela qu'il ne prêchait jamais sans faire contre lui des invectives très pathétiques : il n'épargnait, pour l'exterminer, ni ses paroles, ni son temps, ni ses fatigues, ni ses prières, ni ses larmes, ni ses pénitences (2).

Et dans la vérité, il avait reçu de Dieu un talent singulier pour y réussir. Sa manière était d'abord de jeter une grande terreur des jugements de Dieu dans l'esprit des pécheurs. C'est pourquoi ses sermons et ses discours publics étaient presque toujours effrayants. Ses entretiens, même particuliers, l'étaient d'abord. Ses paroles, son ton, ses gestes étaient d'ordinaire si terribles et si perçants, qu'il faisait trembler les plus fiers et les plus déterminés. C'est là son vrai caractère ; néanmoins, dans le fond, il avait une tendresse et une douceur non pareilles ; ce qui

(1) *Ibid.*, p. 18.

(2) *Ibid.*, page 19.

faisait dire agréablement à ses amis, qu'il avait l'extérieur d'un prophète de l'ancienne loi, et le cœur d'un apôtre de la nouvelle (1).

En effet, il fallait qu'il se fit la dernière violence pour refuser ou différer l'absolution à ceux à qui les règles de Saint-Charles, qu'il suivait exactement, défendent de la donner. Il se réservait presque toujours une partie des pénitences qu'il eût dû imposer ; et il pensait que, tenant la place de J.-C. pour accorder la rémission des péchés, il devait à son exemple s'efforcer de les expier. Aussi, se regardait-il comme chargé des péchés de ses pénitents ; et c'est pour cela que, quand sa santé le lui permettait, il était ravi de pouvoir dire la dernière messe, « *afin de pouvoir, disait-il, s'aller décharger à l'autel sur son adorable victime, de tous les péchés, dont on l'avait comme accablé au tribunal de la pénitence* (2). »

Quoiqu'il eût une extrême répugnance à ce dernier ministère, la grâce le faisait courir à une fonction, pour laquelle la nature et la conscience même l'eussent, sans elle, rendu immobile. Il préférerait un soldat, qui aurait passé plusieurs années sans se confesser, aux dévotes les plus spirituelles avec lesquelles il disait qu'il y avait beaucoup de temps à perdre et peu de profit à faire. Sa patience à écouter, à exhorter, à instruire, était inconcevable. On l'a vu donner des six et sept heures de suite à une même personne, pendant des quinze jours entiers.

La bénédiction de Dieu répondait au zèle de ses travaux. Combien a-t-on vu de personnes qui, après avoir passé plusieurs années dans des désordres publics, les ont soussa conduite réparés par une pénitence éclatante ! On a su que d'autres, ayant voulu se servir du tribunal de la pénitence pour l'engager dans quelques dérèglements, s'étaient elles-mêmes senties tout-à-coup admirablement changées, et que

(1) *Ibid.*, page 21.

(2) *Ibid.*, page 22.

le démon s'était vu ainsi arracher les armes mêmes, dont il l'avait voulu combattre (1).

Peu de temps avant sa mort, on le mena dans une grange voir un malade tout pourri d'une maladie infâme, qu'il avait gagnée par les débauches. Cet homme était âgé d'environ soixante ans, né de parents hérétiques et avait passé toute sa vie à l'armée, depuis l'âge de quatorze ans, sans savoir et sans se soucier de quelle religion il était. Le Père L'Evesque le trouva sur un fumier, abandonné de tout le monde, à cause de la puanteur insupportable qui sortait de tout son corps, et n'ouvrant la bouche que pour vomir mille imprécations. Notre bon Père s'approche de lui, et ne s'occupe d'abord qu'à gagner son cœur et sa confiance. Il le console, lui fait une aumône considérable, et lui promet toutes sortes d'assistances. Il revient ensuite le voir tous les jours, obtient de lui qu'il se corrige de ses jurements, l'instruit de la religion, lui fait faire profession de la religion catholique, le confesse, et a la consolation, après un mois d'assiduité, de le voir mourir avec des dispositions très chrétiennes (2).

S'il convertissait tant de gens, ce n'était pas sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Outre les peines qu'il prenait auprès des pécheurs, il soupirait, il gémissait, il fondait en larmes aux pieds de son Dieu pour lui demander grâce pour eux. Aussi disait-il à ceux à qui il ouvrait son cœur qu'à la fin Dieu lui accordait bien des choses ; mais qu'il lui en coûtait beaucoup ; et l'on doit attribuer en partie à ses prières des conversions fâmeuses, qui ont été d'une grande édification pour l'Eglise, mais qu'on ne peut marquer en détail (3).

Il avait une application particulière à prier pour ceux qui sont dans les grandes places de l'Eglise et de l'Etat. Il

(1) *Ibid.*, page 25.

(2) *Ibid.*, page 26.

(3) *Ibid.*, page 28.

appelait leurs vertus et leurs vices des sources de biens et de maux universels, pour lesquels on ne peut trop s'intéresser devant Dieu ; mais surtout la personne sacrée du roi (Louis XIV), lui était infiniment chère. Dans son zèle, il n'avait pas seulement pour lui le dernier dévouement d'un sujet, il avait encore pour lui, si on ose le dire, une tendresse extrême à l'autel, au chœur, en secret, en public ; dans la conversation même son cœur se répandait en prières ardentes pour sa personne. Il disait d'un ton vif et tendre qui lui était ordinaire, quand il parlait de ce grand prince, qu' « *il eût souhaité pouvoir tous les jours offrir plusieurs sacrifices pour une vie et une âme si précieuses* (1) ».

C'était le père des pauvres ; il leur rendait toutes les assistances temporelles et spirituelles qu'il lui était possible. Ses aumônes étaient si considérables que ceux qui l'ont connu, ne comprenaient pas comment il y pouvait suffire. On l'a vu quelquefois aimer mieux donner trente sous ou un écu à des pauvres qu'il rencontrait dans la rue, que de les renvoyer faute de monnaie. D'autres fois, ayant peur de n'avoir pas assez donné à quelqu'un, eu égard à ses besoins, il retournait le chercher afin de réparer sa faute. Il portait presque toujours sur lui quelques bons livres pour les donner à ceux qui savaient lire, et prenait encore la peine de leur apprendre à s'en servir utilement. Enfin, il ne cherchait que des occasions d'exercer sa libéralité envers les misérables ou, tout au moins, de la faire pratiquer aux riches, disant avec beaucoup de lumière que JÉSUS-CHRIST dans les pauvres tend les deux mains aux riches, l'une pour recevoir l'aumône, l'autre pour leur donner son Paradis. Il était si frappé de cette vérité et de beaucoup d'autres qui regardent les dangers des richesses et les avantages de la pauvreté, que, dans l'effusion de son cœur, il composa un traité intitulé :

(1) *Ibid.*, p. 30.

Des erreurs des riches, qu'on ne peut lire sans être touché (1). On ne nous dit pas s'il est imprimé, ni chez qui.

Il ne se passait pas de semaine qu'il n'allât voir trois ou quatre fois les prisonniers, quand ils n'étaient arrêtés que pour dettes ; il n'y avait point de moyens qu'il ne cherchât pour les faire élargir. Que si c'étaient des criminels, dont il prévit la condamnation, il les préparait de loin à la recevoir dans un véritable esprit de pénitence. Il leur parlait si efficacement qu'il les faisait mourir au péché avant que d'aller au supplice ; et l'on a vu que, lorsqu'il les conduisait, c'était avec une tendresse si touchante, que ces misérables ne pouvaient mourir sans l'embrasser tendrement (2).

Ses après-dîners étaient employés d'ordinaire à visiter les malades ; et ceux, dont la nature a plus d'horreur, lui étaient les plus agréables. Ayant un jour rencontré un enfant à l'extrémité, couché sur du foin en une étable, sa conformité avec JÉSUS-CHRIST naissant le toucha si vivement que, se jetant à genoux, il demeura à ses pieds une heure entière et comme ravi. Quelque temps après, Dieu lui donna encore la consolation de lui faire connaître un pauvre malade. C'était comme un autre Job par ses peines et sa patience, couvert d'ulcères et couché sur le dos, sans se pouvoir remuer ; il râclait ses plaies avec un bâton, et mettait le pus et les vers qui en sortaient, sur une tuile qu'il avait auprès de lui. Notre saint prêtre le visitait fort souvent, et était ravi de s'entretenir avec lui. Enfin ce saint pauvre étant à l'heure de la mort dit que le P. L'Evesque le suivrait bientôt ; ce qui se vit accompli en moins de huit ou dix jours (3).

Un des endroits par où s'est particulièrement distingué ce saint prêtre, c'est dans le soin de la jeunesse dans les collèges, où, pour cette raison, il voulut passer presque

(1) *Ibid.*, p. 32.

(2) *Ibid.*, page 35.

(3) *Ibid.*, p. 36.

toute sa vie, mais avec une telle application à tous ses devoirs, que le dernier jour il était aussi exact qu'il l'avait été le premier. Sa vigilance sur la conduite de ses disciples était sans relâche. L'oisiveté était ce qu'il craignait le plus pour eux; c'est pourquoi il n'oubliait rien pour les tenir toujours occupés. Il se faisait par cette raison un point capital d'entrer aussitôt en classe, dès que le dernier coup était sonné, afin de leur ôter jusqu'à ce moment pendant lequel il croyait que leurs mœurs pouvaient courir quelque risque. Il s'efforçait principalement de gagner leurs cœurs; et quoiqu'il n'eût pas l'extérieur fort attrayant, néanmoins la force de sa grâce et de ses discours attirait tellement leur confiance qu'ils se confessaient presque tous à lui. Dieu répandait tant de bénédictions sur ses soins, qu'il conservait l'innocence de plusieurs, la faisait réparer aux autres par une vraie pénitence, et en arrachait un grand nombre au monde pour les placer dans de saintes communautés (1).

Quoique ses fonctions fussent toutes saintes et qu'il les exerçât si chrétiennement, il ne laissait pas de rentrer souvent dans la retraite; il en faisait même plusieurs tous les ans. L'année de sa mort, il en avait déjà fait deux, et eût bientôt commencé la 3^e, si elle ne l'eût prévenu. (2)

Il avait une profonde vénération pour les prélats, particulièrement pour celui sous les ordres duquel il travaillait, quand il est mort. (3) S'il rencontrait quelque difficulté dans son ministère, il les consultait; et l'on a retrouvé parmi ses papiers après sa mort plusieurs lettres des plus grands évêques du royaume sur des doutes qu'il leur avait proposés; son cœur était plein de respect pour les prêtres; mais, entr'autres, pour les curés et les missionnaires. Il ne pouvait souffrir d'en entendre parler d'une manière

(1) *Ibid.*, page 39.

(2) *Ibid.*, page 44.

(3) M. de Châlon.

nies n'a-t-il pas eu encore à souffrir pour les conversions qu'il faisait, de la part de ceux qui, se voyant arracher leur proie, s'en vengeaient en le noircissant de mille faux bruits ? Etant allé un jour dans une maison, pour laquelle il avait toujours eu une affection singulière, la servante ne l'y reçut qu'avec mille injures, le traita de fou et d'extravagant, et le chassa comme le dernier des hommes. Il reçut cet outrage avec une paix et une telle tranquillité que, de retour à la maison, loin qu'aucun pût s'apercevoir à sa mine du mauvais traitement qu'on lui avait fait, il parut plus gai qu'à son ordinaire. (1)

Mais un si saint prêtre ne pouvait pas ainsi être traité de tous. Les sentiments d'un profond respect pour une si solide vertu le suivaient presque partout. Il fut aimé et honoré dans les endroits où il fut connu, et regretté dans les lieux qu'il quittait, quand il était obligé de passer dans d'autres. Saumur, Montbrison, Châlon, (2) qui sont les maisons où il a demeuré ; ou, pour mieux dire, l'Anjou, la Bourgogne, mais surtout le Forez en sont la preuve authentique. Après qu'il eût quitté cette dernière province pour aller au séminaire de Châlon, où il est mort, il y eut jusqu'à 22 curés qui se lièrent, et qui écrivirent à ses supérieurs pour le faire revenir dans leur pays y reprendre les fonctions de la philosophie, qu'il y avait exercées avec un si grand succès. Partout où il était, on était si frappé de son mérite et des grands fruits de son zèle, qu'il attirait l'admiration, la vénération et la tendresse des gens de bien. (3).

Dès que M. l'évêque de Châlon apprit le danger où il était, il le vint visiter aussitôt. Le prélat fut sensiblement

(1) *Ibid.*, page 50.

(2) Saumur de 1661 à 1671, cinq cours de philosophie ; Montbrison de 1671 à 1679, toujours professeur de philosophie ; Châlon en 1679, théologien du séminaire. (*Registre du Conseil*).

(3) *Ibid.*, page 52.

désavantageuse, excusant toujours leurs défauts en leur absence, quoique dans les occasions il les en avertit en particulier avec charité. (1)

Il estimait infiniment les séminaires, comme les endroits où l'on forme de dignes ministres de Jésus-Christ. Aussi y a-t-il travaillé avec zèle pendant les deux dernières années de sa vie, qu'il y a passées. Il ne pouvait souffrir ceux qui s'engagent témérairement dans les saints ordres. Pour lui, quand il reçut l'ordre pour se disposer au sous-diaconat, il fit les derniers efforts auprès de son supérieur pour le détourner de cette pensée: mais enfin, la même humilité qu'il avait fait résister d'abord, lui fit ensuite soumettre son jugement et sa volonté à ceux qu'il regardait comme tenant la place de Dieu sur lui. (2)

Elevé au sacerdoce, l'idée qu'il en avait déjà, s'augmenta encore de beaucoup. Toute sa vie ce saint caractère a été pour lui un poids accablant; son unique souhait eût été de servir ceux qui en sont honorés, comme un simple frère de l'Oratoire. « *Je ne vois pas, disait-il, d'état plus heureux que celui de nos frères, quand ils sont fidèles à leur vocation. Leur unique emploi est de servir par esprit de charité des prêtres de Jésus-Christ; qu'y a-t-il de plus saint? Et quel bonheur pour moi, si je pouvais changer ma redoutable dignité contre un état si sûr, et où le salut est si facile!* » (3)

Son humilité produisait en lui un amour des abaissements qui lui faisait regarder comme des grâces signalées de Dieu les mépris et les affronts qu'il recevait quelquefois. Il n'était pas possible que son exactitude et son zèle ne lui en attirassent plusieurs. Combien lui est-il arrivé de fois, en allant prier des personnes riches de rendre la liberté à des pauvres qu'ils retenaient en prison, d'être chassé honteusement de chez eux? Combien de médisances et de calom-

(1) *Ibid.*, page 45.

(2) *Ibid.*, page 46.

(3) *Ibid.*, page 47.

touché de le voir en cet état. Il voulut lui administrer lui-même le sacrement de l'Extrême-Onction, et ne le put faire que les larmes aux yeux ; car, pour celui de l'Eucharistie, outre qu'il avait célébré la messe le jour qui précéda son attaque, le médecin ne jugea pas à propos qu'à cause de ses vomissements continuels on le lui donnât ; quoique, depuis qu'il eût commencé à se trouver mal, il se fût mis en état de le recevoir, en se confessant par deux fois. Il envoya depuis, d'heure en heure, savoir de ses nouvelles, et revint encore lui-même le voir de nouveau. Les principaux de la ville furent presque toujours dans sa chambre durant sa maladie. Tout le peuple faisait des vœux pour la santé de celui qu'ils regardaient comme leur père.

La nouvelle de sa mort ne fut pas plus tôt répandue qu'on vit une consternation générale. On accourut en foule pour visiter son corps et pour demander de ses reliques ; et, depuis qu'il fut exposé à l'église, on ne cessa de lui faire toucher des chapelets, et chacun implorait déjà son secours auprès de Dieu, au lieu de prier pour lui. Et il a plu à Notre-Seigneur de donner des marques de sa sainteté et de la gloire dont il jouit, par des guérisons miraculeuses, qu'il a opérées au seul attouchement de son chapelet que M. l'évêque de Châlon a voulu avoir. (1)

C'est là tout le contenu de sa Vie écrite par l'abbé Bignon, que je n'ai fait qu'abrégé. Il la composa, étant alors confrère à l'Institution de Paris, l'année qu'il y entra, sur les mémoires envoyés par nos Pères pour travailler à la vie de ce saint prêtre.

Cette vie en forme de lettre, adressée à nos Pères de l'Assemblée de 1684, fut distribuée à tous les députés. Elle fut imprimée à Paris, in-16, chez Pierre Le Petit, 1684.

(1) *Ibid.*, page 58.

LI. — Le Père Jean Cabassut,

Entré en 1626, mort en 1685.

Le Père Cabassut, né à Aix (1), fut baptisé dans l'église métropolitaine de Saint-Sauveur le 2 mars 1605. Après le cours ordinaire de ses études, où la facilité de son génie et de sa mémoire lui fit faire d'heureux progrès, il apprit le droit (2), se fit recevoir avocat et plaida des causes avec une netteté d'esprit et un sens si droit qu'il se fit regretter du Parlement d'Aix, lorsqu'il quitta le barreau.

Dieu le pressait intérieurement de lui sacrifier cette réputation naissante et d'assurer son salut dans quelque sainte communauté. Il s'en ouvrit à un Père jésuite, son directeur, et qui l'était aussi de leur congrégation des Messieurs, dont notre jeune avocat était membre. Le Père jésuite lui conseilla de faire passer durant quelque temps en revue dans son esprit les différentes religions qui sont dans l'Église, de considérer attentivement celle pour laquelle il se sentirait un attrait plus vif et de lui en rendre compte. Cabassut le fit. L'Oratoire lui vint en pensée, il en considéra l'esprit, les exercices, la vie, la fin, les obligations ; et plus il examina cet état, plus il se persuada que c'était celui où Dieu le voulait. Il n'y avait ni parent, ni ami, ni aucune connaissance particulière ; et il concluait que moins il y avait de l'homme dans son dessein, plus il avait lieu de croire que Dieu l'approuvait. Son directeur n'en

(1) CLOYSEULT, *Recueil des Vies* [T. III, p. 29].

(2) Dans la *Visite* d'Aix de 1675 par le Père de Sainte-Marthe, il est dit seulement qu'il avait dans le monde commencé sa philosophie et étudié aux lois.

Bicaïs = L'Oratoire de France = (Copie de la Bibl. N^e 6. I. p. 447.
Mss. d' Aix, 6. F. p. 576.

François Levesque naquit en 1630 à Laval dans le Maine de parents remplis de religion, qui s'attachèrent de bonne heure à le former à la piété et qui eurent la consolation de le voir répondre merveilleusement à leurs soins. Les pères de l'Oratoire d'Angers, chargés de son éducation, admirèrent en lui une sagesse et une vertu qu'on ne trouve pas communément parmi les enfants de son âge. Ce jeune homme eut à peine fini sa philosophie que, docile aux mouvements de la grâce, il chercha une retraite qui pût le mettre à l'abri des écueils du monde. La congrégation de l'Oratoire lui offrant tout ce qui pouvait remplir ses vœux, il demanda d'y être reçu et l'obtint l'autant plus aisément que ses maîtres n'avaient à rendre que des témoignages avantageux de sa capacité et de sa conduite. Ayant été admis en probation dans la maison de Paris, il se porta avec une ferveur singulière à tous les exercices qui s'y pratiquent et il goûta pendant cette première année tant de douceurs et de consolations spirituelles dans l'oraison que dans la suite il ne pouvait y penser sans verser des larmes de tendresse et de reconnaissance. Il eut même, le reste de sa vie, une affection toute particulière pour cette maison et il a souhaité avec une ardeur extrême d'y mourir. Mais la Providence, qui avait d'autres vues sur lui, en disposa autrement.

Son institution achevée, on l'envoya au collège de Chartres pour y commencer les humanités. Le P. Levesque, convaincu que l'éducation de la jeunesse est pour un royaume un dépôt qu'il tient non seulement des parents, mais de la patrie et de Dieu même, se fit en faire de bons citoyens, des citoyens et des chrétiens tout il se forma l'esprit et le cœur, s'appliqua à remplir ce double objet avec tant de zèle que ses soins eurent les plus heureux succès. Luttant sans cesse contre la paresse et l'indolence; faisant marcher la raison et la religion à la tête de tous les préceptes, se multipliant pour ainsi dire et prenant différentes formes selon la différence des caractères, il sut inspirer l'amour de la vertu et de l'étude à ses enfants qui les haïssaient par instinct et presque avant de les connaître. Il serait plus qu'édifiant de rapporter ici tout ce que sa piété lui suggéra pour attirer sur lui et sur ses élèves les bénédictions du Seigneur. Mais comme on ne se propose pas de dire en détail tout ce qu'il a fait, on se bornera à remarquer les principaux traits de sa vie.

Dans ses premières années de congrégation, le P. Levesque n'avait pu se rendre utile qu'en travaillant dans une classe d'humanités. Le temps vint qu'on le crut en état de servir l'Eglise. Mais il avait une si haute idée de la sainteté du sacerdoce et il se croyait si éloigné des dispositions qu'il faut avoir pour y être promu que, lorsqu'on lui proposa de s'y préparer, il alléguait mille raisons pour engager ses supérieurs à le laisser dans les premiers degrés de la cléricature; et ceux-ci ne seraient peut-être jamais venus à bout de le y faire consentir, s'ils ne lui avaient représenté que, comme il n'est pas permis de s'introduire soi-même dans le sanctuaire, on ne peut aussi sans péché refuser d'y entrer lorsqu'on y est appelé par les voix canoniques. Ces raisons le touchèrent, et convaincu que c'était la volonté de Dieu, il se laissa imposer les mains. Ordonné prêtre, il honora son ministère par toutes les vertus qui ont distingué les hommes les plus apostoliques. Il était tellement pénétré de la grandeur des saints mystères que, lorsqu'il était à l'autel, on s'apercevait de la violence qu'il était obligé de se faire pour refouler les larmes qui coulaient de ses yeux. La ferveur de son esprit paraissait sur son visage d'une manière particulière, lorsqu'il recevait la sainte Communion et, si on lui eût laissé faire, il aurait posé comme S. Philippe de Nérie ses heures entières en des extatiques amoureux avec son divin Sauveur.

Lui ayant été permis, après son ordination, de vaquer uniquement à l'étude de la théologie, il s'y livra avec d'autant plus d'ardeur qu'il s'agissait de la science la plus essentielle et la plus nécessaire à un prêtre. Mais il s'attacha surtout à l'étude de la morale, ne voulant pas s'immiscer dans les fonctions du saint ministère sans avoir appris auparavant à bien connaître les règles qu'un sage ministre doit suivre dans le tribunal de la pénitence. C'est dans la célèbre école de N. D. des Oratoriens qu'il puisa ces principes sûrs, ces maximes excellentes dont il s'est servi pour gagner tant d'âmes à Dieu dans les différentes villes où il a demeuré. Ayant ainsi pourvu à sa propre instruction, on le trouva prêt à retourner dans les collèges. Samuël et Montbrison, qui le posséderent tout à fait, le virent rempli avec honneur leurs

chaires de philosophie et ses écoliers bénirent Dieu, toute leur vie, l'avoit eu un tel maître. Leur zèle profusément voulant en faire des disciples de J.C., en même temps qu'il leur expliquait la philosophie de l'école, leur apprenait l'art sublime de méditer sur les vérités évangéliques qu'il leur faisait étudier dans le N.C.; et il ne se passa point de jour qu'il ne leur fît quelque instruction relative à leur état, s'occupant sans relâche de leurs besoins auprès de Dieu et n'oubliant rien pour les remplir de cet esprit de piété dont il était lui-même si animé.

L'attention du P. Leresque à former ses écoliers à la vertu ne lui fit pas oublier qu'il était redevable à l'autre qu'à eux. Il savait qu'il n'avait pas été ordonné prêtre pour lui seul et qu'un ministre de J.C., qui aime l'Eglise, doit contribuer de tout son pouvoir à la gloire de cette mère commune et au salut de ses enfants. C'est ce qui fit que, dès qu'on le jugea capable d'exercer le saint ministère, on le vit s'y livrer avec beaucoup de zèle. Les premières personnes, qui s'adressèrent à lui, peu accoutumés à voir des directeurs qui parlaient si bien de Dieu, et trouvant dans les exemples de celui-ci la preuve sensible des principes qu'il établissait dans les aïdes qu'elles en recevaient, lui firent une grande réputation. Dès lors ses moments ne furent presque plus à lui. Aussi estimé au dehors, qu'aimé et chéri au dedans de sa maison, il se vit dans la nécessité de consacrer à la direction des consciences tout le temps que son emploi lui laissait de libre.

Les bénédictions que Dieu répandait sur ses travaux, faisaient former des vœux à tous ceux qui en avaient fait l'épreuve ou qui en étaient témoins dans la ville de Montbrison pour que ce digne ouvrier ne pensât jamais à les quitter; mais leurs vœux ne furent pas exaucés. Le P. Leresque, touché du récit de la vie et de la mort du P. Collo, directeur du séminaire de Chalon-sur-Saône, qui venait de décéder en vertu de sainteté, le 23 Nov. 1678, forma aussitôt le dessein d'abandonner sa chaire pour aller prendre la place de ce saint prêtre et s'occuper comme lui à former de bons ecclésiastiques, qui fussent à leur tour travailler avec succès à la sanctification des âmes. Le P. de St Marthe se prêta d'autant plus volontiers à ses vœux qu'il connaissait le grand zèle qui l'animait pour tout ce qui pouvait contribuer au bien de l'Eglise. Les personnes les plus respectables de la ville, instruites de ce qui se passait, firent tout ce qui fut en leur pouvoir pour empêcher le P. Leresque d'exécuter son dessein; mais leurs représentations furent aussi infructueuses que la démarche de 22 curés du Forez qui avaient écrit une lettre commune au général de l'Oratoire, afin qu'il leur laissât un homme qui, par ses exemples et ses lumières était le modèle et la ressource de tous les ecclésiastiques du canton.

Tous les obstacles surmontés, ce pieux prêtre se rendit à sa nouvelle destination et il marcha avec tant de fidélité sur les traces de celui qu'il était allé remplacer, qu'on eût dit qu'il le faisait revivre en sa personne. Il serait difficile d'exprimer avec quel zèle et quelle ferveur le P. Leresque s'appliqua à inspirer l'amour de l'étude et de la piété à ceux qui eurent le bonheur d'être sous sa conduite. Non content d'assaisonner ses leçons de théologie et ses conversations de réflexions morales, il ne laissait passer aucun jour de fête et de dimanche sans leur faire des conférences de piété, où il leur parlait avec toute la dignité et l'onction possible de la sainteté et des obligations de leur état. Comme ces paroles venaient du cœur, elles allaient au cœur, et il était aisé de voir, quand on l'entendait et qu'on le connaissait, que c'était l'esprit de Dieu qui l'inspirait et qu'il n'exigeait que ce qu'il pratiquait lui-même. Joignant ainsi l'exemple à l'instruction, il eut l'avantage de donner au diocèse de Chalon des ministres qui n'ont cessé d'y répandre la bonne odeur de J.C.

Mais l'œuvre du séminaire, quelque importante qu'elle fût, n'occupait pas tellement ce zélé directeur, qu'il ne trouvât encore le temps de vaquer à d'autres également précieuses aux yeux de la religion et de l'humanité. C'est principalement dans le tribunal de la pénitence, dans les prisons, dans les hôpitaux, auprès des pauvres et des malades, qu'il fit éclater cette ardente charité qui le rendit toujours extrêmement sensible aux maux spirituels et corporels de son prochain. Les pêcheurs les plus invétérés trouvaient en lui un ami si compatissant et un ministre si habile dans l'art de toucher et de persuader que, quelque attachés qu'ils fussent à leurs habitudes, ils ne pouvaient s'empêcher d'en concevoir de l'horreur et de désirer d'en sortir, quand ils lui en avaient fait l'aveu; et se soumettant aux plus longues et plus rudes épreuves avec beaucoup de docilité, ils venaient à bout de se vaincre et embrassaient un genre de vie édifiant. Que de victimes n'a-t-il pas enlevées au démon? Combien de criminels qui, sans secours, auraient peut-être perdu leur âme en perdant la vie sur des échafauds? Que d'infortunés débauchés

n'a-t-il pas soustraits aux poursuites de leurs créanciers ? que l'abondance des aumônes n'a-t-il pas fait couler dans les divers ailes de l'indigence ? que de jeunes personnes n'a-t-il pas retirées du libertinage ? que de soins et de mouvements ne s'est-il pas donnés pour extirper le vice et faire triompher la vertu ? Le laps du temps n'a pu encore en faire perdre le souvenir, tant Dieu se plaît à faire passer à la postérité les actions que le zèle et la charité inspirent à ses fidèles serviteurs.

Il était tellement touché de l'offense de Dieu, surtout des scandales qui régnaient de son temps à la Cour, qu'il aurait sacrifié mille fois sa vie pour en arrêter le cours. Il priait, il jeûnait, il macérait son corps afin de fléchir la justice divine en faveur des personnes qui s'en rendaient coupables et on prétend que l'Église doit en grande partie à ses prières la conversion éclatante d'une des plus illustres pénitentes du dernier siècle (la D. D. L. V.). On ne doit pas être étonné qu'avec tant de piété, il ait été pénétré d'un grand respect pour le sacrodoce. Il était si frappé de la sainteté de cet état et des qualités qu'il exige qu'on lui a pu dire plusieurs fois que, s'il en avait été mieux instruit, avant son ordination, il aurait plutôt souffert qu'on lui coupât les bras que de consentir qu'on l'y élevât.

Pour tout dire en un mot, on serait en peine de trouver quelque vertu dont le P. Lesvesque n'ait été un fidèle observateur. Ce qui relève encore plus son mérite, c'est le soin qu'il eut toujours de paraître aux yeux des hommes tout autre qu'il était à ceux de Dieu. Mais, quelques précautions qu'il prit pour cacher les bonnes œuvres qu'il pratiquait, Dieu permit qu'elles jetassent malgré lui un éclat dont le public était grandement édifié. Partout où il avait remué, il s'était fait aimer et estimer de tout le monde ; partout on avait en lui une grande vénération. témoin de la vie sainte qu'il menait, chacun formait des vœux pour la conservation de ses jours. La vigueur de son tempérament et de son âge donnait lieu d'espérer qu'on pourrait jouir encore longtemps du fruit de ses travaux ; mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables voulut anticiper la récompense qu'il lui destinait. Le P. Lesvesque n'avait que 55 ans, lorsqu'un coléra-morbus vint menacer sa vie. Se regardant comme perdu, dès qu'il se vit attaqué d'un mal si violent, il se hâta de recourir au souverain médecin, lui demandant avec les plus grands sentiments de religion la guérison de son âme, sans se mettre aucunement en peine de celle de son corps. Malgré les douleurs les plus fortes qu'il eut à souffrir pendant les 24 heures qu'il fut, pour ainsi dire, sur la croix, il se confessa 2 fois afin de se disposer à recevoir le saint viatique qu'il désirait ardemment, mais qu'on ne put lui donner à cause de ses vomissements continuels.

L'évêque de Chalon, ayant appris le danger où il était, alla le visiter et sensiblement touché de le voir dans un état si fâcheux, il voulut lui administrer lui-même le sacrement de l'Épône-ontion. Ce prêtre, qui sentait plus vivement que tout autre la perte que son évêque allait faire, ne put retenir ses larmes, en rendant au pieux malade un si triste office ; et comme il vit que les moments étaient précieux il demeura auprès de lui presque jusqu'à son dernier soupir. Le dolent du patient était celle de son troupeau écroulé. Tous les ordres des citoyens de Chalon prirent le plus vif intérêt à l'état fâcheux d'un prêtre qu'ils regardaient comme l'ange tutélaire de leur ville et la mort qui le leur enleva, le 25 juillet 1684, fut pour eux un deuil général. Après eut-on appris que ce digne serviteur de Dieu n'était plus, qu'on eût dit que chaque particulier venait de perdre la personne qui lui était la plus chère. Toute la ville retentissait de l'éloge de ses vertus. On accourut aussitôt en foule au séminaire pour voir son corps et lui faire rendre des obseques des larmes, etc. et dans la persuasion où l'on était que son âme était déjà en possession du bonheur des saints. On lui adressa des prières qui furent suivies de plusieurs guérisons miraculeuses, dont 999 unes ont été constatées par des procès-verbaux.

Dès le 1 septembre de la même année, l'abbé Boignon, qui était alors de l'Oratoire, fit paraître une lettre au B. P. P. de St. Marthe, supérieur général de l'Oratoire, touchant la vie et la mort du P. François Lesvesque, prêtre de la même Congrégation

- « Cette lettre, dit M. Fayet (Hist. del' Acad. des Inscriptions et de l'abbé Boignon) est écrite avec l'éloquence simple et noble qui faisait le caractère du style de ce illustre académicien. Il y montre à quel point le P. Lesvesque avait été pénétré de ses sentiments d'une piété tendre et affectueuse ; mais en même temps il fait voir que cette piété lui faisait regarder comme les premiers et les plus essentiels de nos devoirs, ceux dont la pratique nous rend utiles aux autres humains. »

Cette vie imprimée à Paris en 4 fut envoyée par délibération de l'assemblée générale, tenue au mois de septembre suivant, dans toutes les maisons de la Congrégation pour y être lue et conservée comme un monument des vertus du P. Lesvesque.

Adry = Bibl. des Evénements de l'Oratoire (Bibl. N^{le} fonds fr. 25683) t. III. p. 184 =

François Lévêque, fils de Pierre Lévêque, apothicaire et de Louise Budin, né à Laval, Diocèse du Mans, naquit le 11 juillet 1634, âgé de 24 ans, prêtre en 1659, mort en 1684.

L'on a distribué à chaque député une lettre adressée à l'assemblée touchant la vie et la mort du Père François Lévêque, l'écrite depuis peu à Chalons sur Saône sans une grande œuvre de piété et l'on a jugé que la lecture de cette lettre pouvait donner beaucoup d'édification à tous les particuliers
(Statuts de la 18^{ème} assemblée en 1684)

quoique l'abbé de Chalons, cette lettre fut écrite par M. Bignon qui faisait alors son institution à Paris.

— Le P. Benault a aussi écrit la Vie.

— Il mourut à Chalons sur Saône en grande réputation de piété en 1684.

Cloussault : Mémoires, p. 388-393 =

Le Père François Lévêque est né à Laval l'an 1630. Après avoir fait son cours de philosophie en l'Université d'Angers, il entra dans l'Oratoire et depuis ce temps-là, excepté celui qu'il a employé à étudier en théologie, il a toujours enseigné jusqu'à la mort les humanités, la philosophie ou la théologie.

Il fit beaucoup de résistance pour recevoir les ordres sacrés. On lui a vu dire souvent que, s'il avait connu la sainteté du sacerdoce dans ce temps, comme il l'a connue depuis, on lui aurait plutôt coupé les bras et les jambes que de jamais le faire consentir d'être prêtre. Il ne s'en approcha que par obéissance au commandement absolu que lui en firent plusieurs fois son supérieur et son confesseur. Depuis qu'il fut prêtre, il parut tout autre qu'il n'était auparavant. Il disait la messe avec une dévotion qui édifiait tout le monde. Dans le temps de la consécration il fallait qu'il se fît une violence extrême pour retenir ses larmes et empêcher qu'elles ne tombassent dans le calice. Quelquefois on les voyait couler de ses yeux en si grande abondance que son mouchoir en était mouillé. Il s'appliquait avec un zèle non pareil à l'instruction de ses écoliers et surtout à les former à la piété; de sorte que la plupart ont été ou prêtres ou religieux. Son zèle parut encore plus grand lorsqu'il se vit professeur de théologie dans le séminaire de Chalons sur Saône. On ne saurait exprimer avec quelle ferveur il s'appliquait à imprimer dans l'esprit et dans le cœur des ecclésiastiques les véritables sentiments qu'ils devaient avoir touchant le sacerdoce et les obligations qui y sont attachées. Ses conférences étaient toutes de feu. Il n'y avait point de cœur si endurci qui n'en fût touché. Son zèle n'était pas renfermé dans la seule maison du séminaire; il le répandait encore par toute la ville. Il visitait souvent les prisonniers, les pauvres et les malades et les plus abandonnés étaient toujours ceux qu'il voyait plus souvent. Il était aussi fort assidu au confessionnal et, ce qui est le plus surprenant, est qu'il aimait mieux confesser de gros pécheurs que des dévots et des dévotes de profession. Les plus grands scélérats et les soldats de la citadelle qui avaient demeuré des 9 ou 10 ans sans se confesser, étaient ceux qu'il préférait aux autres. Il avait une grâce particulière pour eux. Il en a converti plusieurs qui, depuis ce temps, ont mené une vie très édifiante. Ils ne pouvaient résister à la charité avec laquelle il les traitait, quoiqu'il leur offriât l'absolution selon les règles les plus exactes de S^t Charles. Ils ne se rebutaient point pour la plupart. Il se chargeait d'une partie de leur pénitence et souvent, quand ils lui déclaraient leurs péchés les plus énormes, il en était tellement touché qu'il en versait des larmes. Un jour, un pénitent lui confessant quelques péchés fort énormes, il se mit à pleurer. Cet homme s'en étant aperçu, lui demanda de quoi il pleurait. Il lui dit en en versant encore davantage : « De ce que, mon

cher frère, vous ne pleurez pas après avoir commis de si grandes crimes. » bête! autres grâces, il avait reçu de Dieu la Ton des larmes, ce qui paraissait singulièrement en 3 occasions: lorsqu'il méditait la Passion de N.S., — lorsqu'il disait la St Messe — et quand il confessait quelque gros pécheur.

Il avait eu toute sa vie un grand désir de souffrir pour J.C. Cette grâce lui fut accordée, car les 10 dernières années ont été remplies de maladies et de douleurs presque continuelles. Dieu voulut que celle dont il mourut, fût la plus douloureuse. Il a souffert avec une patience inconcevable et, sentant la pesanteur de la main de Dieu, il fut ravi d'avoir ce sacrifice à lui offrir. C'est pourquoi on ne lui entendit jamais dire d'autres paroles sinon: « Mon Dieu que je souffre! Mon Sauveur, que votre sainte volonté soit faite! »

Ce fut un choléra morbus qui l'emporta en moins de 4 heures; les médecins désespérèrent de sa vie. Il avait dit la sainte Messe le jour précédent et assisté à tous les exercices de la communauté d'un ordinaire. Il fit le soir la conférence aux ecclésiastiques du séminaire et il arriva sans doute par une providence particulière qu'il n'y parla que du néant, de la misère et du mépris de toutes les choses de ce monde.

Dès qu'il se trouva mal, il regarda sa mort comme assurée. Il commença donc par se confesser et il le fit jusqu'à 2 fois différentes pour recevoir le saint viatique. Mais le médecin ne jugea pas à propos qu'on le lui donnât à cause de ses vomissements continuels. Il ne reçut que l'extrême-onction que M^r de Chalou voulut lui administrer.

Il mourut le mardi 25 juillet 1684, âgé de 55 ans commencés, en ayant passé 30 dans la congrégation, 25 dans la prêtrise et 23 dans la régence.

Ms. M. 607, 2^e catalogue, N° 345 =

François L^e Evêque, de Laval, entré à Paris en 1654, prêtre en 1659
mort en 1684.

Ms. M. 610, N. 323 =

François L^e Evêque, fils de Pierre L^e Evêque, apothicaire et de Louise Badin,
natif de Laval, diocèse du Mans, âgé de 24 ans
entré le 1, vêtu le 11 juillet 1654
a fait une année de théologie et est boursier

Listes des Assemblées =

1661	M.D. des Ardilliers	Act
1663	Sauvignat collège	"
1666	" "	"
1669	" "	"
1672	Montbrison	
1675	"	
1678	"	
1681	Orléans	
1684	"	

Registres du conseil =

chiff 582, N 118, du 8 juillet 1677

Mra de Montbaisson à Rions comme préfet

" N. 120, du 30 juillet 1677

Mra de Montbaisson à Gouboute y résider

" N. 147, 29 août 1678

Mra de Montbaisson à Clermont y résider

" N. 164, du 2 sept. 1678

Mra à S. Paul aux Bois, comme il l'a désiré.

" N. 202, du 19 juillet 1679

Mra de Montbaisson à Chalon sur Saône pour la théologie
